COSMOPOLITE

O U

NOUVELLE LUMIERE DE LA PHISIQUE NATURELLE.

Traittant de la conſtitution generale des Elements ſimples & des compoſez.

Traduit nouvellement de Latin en François. par le Sieur DE BOSNAY.



A LA HAYE,

De l'Imprimerie de THEODORE MAIRE.

M. DC. XXXIX.



A

MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

DE PUISIEUX,

Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & Privé, & Secretaire de ſes Commandemens.

MONSEIGNEUR,

On lit d'Ariſtipus, que quelque couleur qu'il print en ſes veſtemens, que quelque ſorte d'habits qu'il portaſt, quoy qu'il diſt, quoy qu'il fiſt, c'eſtoit avec une extreme bien-ſeance, ne pouvant offenſer ny en ſes geſtes, ny en ſes paroles, voires meſmes les plus ſeveres & critiques. Auſſi reſpondit il fort à propos, lors qu'on luy dit que Diogenes luy reprochoit que s'il

se vouloit contenter de vivre de pain, d'eau, & de quelques herbes, il n'auroit que faire de mandier la faveur des Roys, ne bastir sa fortune en l'esclavage de sa liberté.

—Si sciret inquit regibus uti
Non pranderet olus.

Parlant & se mocquant de Diogenes. Car à la verité qui sçait user des choses en leur biais, & en leur vray sens, il ne peut ny offenser ny estre offensé de personne. Ce discours me servira Monseigneur, comme d'excuse, pour addoucir ce qu'il y auroit de temerité en moy, vous addressant ces Traictez de la Philosophie Chimique, comme abhorrans de la profession à laquelle il a pleu à Dieu vous appeller, car une Ame bien née, une Ame haute, une Ame relevée, prend toutes choses ainsi qu'il faut; ne se deprime, ne s'esleve, & ne s'esbranle de rien, demeurant tousiours ferme & stable sur la solidité de son cube, vray hieroglyphique de la vertu. D'ailleurs, ceste partie de la science naturelle, bien qu'elle soit vilipendée, & mesprisée par les ignorans, & honnie, & descriée par les meschancetez & faussetez des Pseudophilosophes charlatans, affronteurs & trompeurs, elle a neant-

neantmoins en soy, en son interieur, en sa verité, c'est à dire en son vray biais, je ne sçay quoy de haut, je ne sçay quoy de sublime, je ne sçay quoy de celeste, digne d'estre sceu, digne d'estre admiré par ces belles ames, par ces rares esprits que Dieu faict naistre parmy nous comme grands luminaires, pour esclairer nos obscuritez, & ausquels tout est bien seant quelque couleur, & quelque habit qu'ils portent, ne pouvant offenser personne, ny estre offensez de quelque chose que ce soit.

Ie prens donc la hardiesse, Monseigneur, avec ceste precaution de faire voir au public ceste version en lengage vulgaire, & pour la seconde edition, sous la faveur & protection de vostre nom, non que je croye que vous ayez jamais appliqué vostre esprit, ou occupé vostre main à la recherche, & practique de ceste plus que douteuse science (& qui croiroit aussi que vos plus graves, & serieuses occupations, vous en donnassent le loisir?) mais pource que j'ay estimé, nec vana fides, *que vostre rare esprit, que vostre haut jugement, pourroit plus equitablement juger du fonds de ceste doctrine, & plus facilement digerer les aigreurs & amertumes qui se lisent en ses axiomes,*

& finalement prendre le tout ſelon ſon vray biais, & ſon vray ſens. Quoy que ce ſoit, vous prendrez s'il vous plaiſt en bonne part ma bonne volonté, ne la meſurant pas ſelon la vilité ou baſſeſſe du ſubject, mais ſelon la candeur & ſincerité de mon affection, pour demeurer à jamais,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur,

DE BOSNAY.





PREFACE.

Aux vrays, & naïfs Inquisiteurs de l'Art Chimique, & enfans legitimes d'Hermes.

COnsiderant en moy-mesme (Lecteurs benevoles) combien de livres faux, combien de fausses receptes fabriquées & composées par les imposteurs de ce temps, tombent entre les mains & viennent à la cognoissance des indagateurs & curieux des choses naturelles & occultes, par lesquels faux livres plusieurs par le passé ont esté trompez, & le sont encores pour le jourd'huy ceux qui vivent. J'ay estimé que je ne pouvois rien faire de p us utile & profitable aux vrays fils & heritiers de la science que de leur communiquer le Talent qu'il a pleu à ce grand Dieu pere des lumieres me donner à fiance, & comme en depost, à fin que nos nepveux croyent, & cognoissent quelque jour, que ceste benediction singuliere de la science Philosophique a esté octroyée à quelques signalez

lez perſonnages non ſeulement és ſiecles paſſez, ains encores pendant nos jours. Je n'ay point eſté d'advis, pour certaines cauſes de publier mon nom, deſquelles la principale eſt, que en cecy je ne recherche point d'eſtre loué & eſtimé, ains ſeulement le profit & utilité des amateurs de la Philoſophie. Auſſi je laiſſe librement ceſte avidité de gloire à ceux qui ayment mieux ſembler eſtre gens de bien, que de l'eſtre tout à faict. Or ce que j'eſcris icy pour aſſertion & atteſtation de la verité indubitable de la Philoſophie, bien que ce ſoit en peu de paroles; le tout dis-je a eſté tiré de l'experience manuelle que j'en ay faicte, par la grace du Tres-haut, ce que je dis à fin que les curieux & affectionnez à ceſte loüable ſcience, ne delaiſſent jamais l'exercice, & pratique de ſi belles choſes, & par meſme moyen je les puiſſe aſſeurer à l'encontre de ceſte miſerable troupe de Charlatans, trompeurs, & vendeurs de fumée, à qui rien n'eſt ſi doux que de tromper. Ce ne ſont point des ſonges comme parle le vulgaire ignorant, Ce ne ſont point de vains Commentaires de quelques eſprits oyſeux, comme les fols eſtiment, que ceſte ſcience. C'eſt la pure & meſme verité, laquelle comme amateur d'icelle, je n'ay peu ny deu celer ny cacher, & moins paſſer ſous ſilence, pour le ſupport, & confirmation de la ſcien-

ce

ce Chimique, tant descriée sans l'avoir merité, bien que neantmoins la verité ne puisse sortir en public qu'avec grande crainte en ce temps & regne malheureux, où le vice & la vertu marchent à l'esgal, & où l'ingratitude, & l'infidelité rendent les hommes indignes de ce grand thresor. Il est bien vray que je pourrois mettre en jeu plusieurs graves autheurs pour tesmoins de sa certitude, selon le commun & unanime consentement de toute la venerable antiquité, consentement dis-je, univoque, bien que tiré de plusieurs & diverses nations: Mais ce qui est attesté & confirmé par l'experience n'a besoin d'autre preuve. Il n'y a pas long temps, & j'en parle comme sçavant, que plusieurs de grande & basse qualité, ont veu ceste Diane toute nuë. Et combien qu'il se trouve certains hommes mal nez, qui par envie ou par malice, ou de crainte que leurs impostures ne soient descouvertes, crient incessamment, que par un certain artifice, qu'ils couvrent sous une vaine ostentation de paroles fastueuses & ampoullées, l'on peut tirer l'ame de l'or, qu'ils appellent teinture, & estre remise par projection sur un autre corps, ce qui ne se faict, s'il se faict, qu'avec un grand detriment, & une grande perte de temps, de labeur, & d'argent. Il faut neantmoins que tous les fils d'Hermes sçachent, & tiennent pour certain, que

ceste

ceste telle quelle extraction d'ame qu'ils appellent soit de Sol, soit de Lune, par quelque voye sophistique qu'elle se face, n'est autre chose que vaine persuasion, ce que plusieurs ne croyent pas, mais ils sont contraints de le croire par l'experience seule & vraye maistraisse de la verité, & c'est à leur dommage. Au contraire, quiconque pourra sans dol ny sans fraude teindre reellement le moindre metal du monde, soit avec profit, soit sans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant & resistant à toute sorte d'examens: je peux hardiment asseurer que les portes de la Nature sont ouvertes à celuy-là pour rechercher plus outte, & de plus hauts secrets, & mesmes les acquerir, avec la grace & benediction de Dieu. Or est-il que j'offre donc ces Traictez cy aux enfans de la science, à fin que estudians, & mettans toute leur cogitation, & force d'esprit, à la recherche des occultes operations de la Nature, ils puissent cognoistre au vray la verité des choses, & la Nature mesme, enquoy seulement consiste toute la perfection de ce sainct Art Philosophique, pourveu qu'on chemine par le chemin Royal, c'est à dire par le chemin que la Nature nous monstre en toutes ses operations. Et c'est pourquoy j'admonneste, & advertis icy le Lecteur benevole, qu'il ne juge point de mes escrits selon l'escorce & sens exterieurs des

paroles,

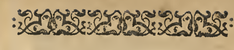
paroles, ains pluſtoſt par la force de la Nature, de peur qu'il ne deplore à la fin ſon bien, ſon temps, & ſon labeur, conſiderant que ceſte ſcience n'eſt point une ſcience de fols & d'ignorans, ains une ſcience des Sages, deſquels l'intention eſt toute autre que ne la peuvent comprendre, tous ces glorieux Traſons, tous ces doctes mocqueurs, tous ces hommes vicieux, & pervers, qui ne ce pouvans mettre en reputation par leurs propres vertus, tachent de le faire en calomniant les autres, ny tous ces vagabonds & ignorans ſouffleurs, qui ont ja preſque trompé tout le monde avec leurs blanchiſſemens & rubifications, non ſans tres-grande diffamation & ignominie de ceſte noble ſcience. Car c'eſt un don de Dieu, & eſt tres-certain qu'on n'y peut parvenir ſi ce n'eſt par la grace de Dieu, qui vienne à illuminer l'eſprit de celuy qu'il cognoiſt veritablement eſtre humble & patient, ou bien par la revelation & demonſtration d'un maiſtre fidele & expert, c'eſt pourquoy Dieu rejette touſjours à bon droit ceux qui ſont hors de ſa crainte. Au reſte, je prie inſtamment tous les fils de l'Art, qu'ils prennent en bonne part l'envie que j'ay de leur faire plaiſir, & lors qu'ils auront fait Manifeſte ce qui eſt Occulte, & qu'ils ſeront arrivez au port deſiré par la grace de Dieu, & par leur labeur conſtant, ils chaſſent de leur compagnie tous

les

les indignes (selon l'exemple de tous les Phi-losophes) c'est à dire, tous les meschans, & se resouvenans de leur prochain pauvre & incommodé, se ressouvenans dis-je de leur prochain d'une ressouvenance qui soit selon la crainte de Dieu, & sans ostentation, ils chantent loüanges eternelles, à Dieu trois fois tres-grand autheur de ce don special qu'il leur a revelé, usant d'iceluy sans abus, & cachant dans leur sein sans en faire semblant.

La simplicité est le vray seau de la verité.





TABLE

Ou Sommaire des Traictez de Cosmopolite, ou nouvelle lumiere Chimique.

XI. *De*



DE



DE
LA NATURE
EN GENERAL.

Que c'est que la Nature, & quels doivent estre les scrutateurs d'icelle.

TRAICTE' I.

PLusieurs hommes sages & tres-doctes ont par cy devant (voire mesmes selon le tesmoignage d'Hermes devant le deluge) escrit plusieurs preceptes touchant la confection de la pierre des Philosophes, & nous en ont laissé tant d'escrits, que si la Nature ne faisoit tous les jours devant nos yeux des effects admirables, & lesquels nous ne pouvons nier, je croy qu'il n'y auroit personne qui estimast qu'il y eust une Nature au monde, veu la multitude des inventions & des inventeurs qui sont en ce temps. Aussi nos predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & la possibilité ou puissance d'icelle. Et bien qu'ils ayent demeuré en ceste voye simple de Natu-

re,

re, ils ont neantmoins trouvé tant de choses, qu'à grand peine les pourrions-nous imaginer avec toutes nos subtilitez multitude d'inventions. Et ce qui est cause de cela, c'est que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effect pour y employer la pointe de nostre intellect, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, non qui nous soyent cogneues, mais qui ne se peuvent faire, ou difficilement se peuvent faire. C'est pourquoy il ne se faut esmerveiller s'il nous arrive d'excogiter plus facilement quelques certaines subtilitez, voire telles qu'à la verité les vrays Philosophes n'eussent peu presque imaginer que de parvenir au vray cours de la Nature & à leur intention. Mais quoy? telle est l'humeur naturelle des hommes de ce siecle, telle est leur inclination, de negliger ce qu'ils sçavent, & rechercher tousiours plus outre quelque chose de nouveau: que feront donc les entendements humains, ausquels la Nature est subjette? Comme pour exemple, vous verrez un artisan qui aura recherché la perfection de son art, il en cherchera un autre, ou bien passera plus outre, ou le laissera là du tout. Ainsi la genereuse Nature agit sans intermission, jusques à son Iliade, c'est à dire, jusques à son dernier terme, & puis cesse, Car des le commencement luy a esté concedé de s'ameliorer en son cours, & posseder en fin un repos solide & entier, auquel pour cest effect elle tend de tout son pouvoir, se resiouyssant de sa fin, comme les formis se resiouyssent de leur viellesse, qui leur donne des aisles à la fin de leurs jours. De mesme façon nos esprits ont procedé si avant, principalement en l'art & practique Philosophique, que nous en sommes presque venus jusques à l'Iliade ou dernier but. Car les Philosophes de maintenant ont trouvé de telles subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouver de plus grandes, & different de l'art des anciens Philosophes, comme l'orlogerie est differente de la simple ferruterie. Car combien que le ferrurier & l'orloger manient le fer tous deux, & qu'ils soient maistres en leur art, l'un neantmoins ignore l'artifice de l'autre. Si bien que je m'asseure que si Hermes, Geber, & Lulle, subtils & profonds Philosophes, estoient maintenant au monde, ils ne seroient estimez par ceux du jourd'huy que pour disci-

disciples, à grand peine pour Philosophes, tant est vaine nostre presomption. Aussi, sans doute, ces grands hommes là ignoroient tant d'inutiles distillations, usitées aujourd'huy, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines operations que nos modernes ont inventées, n'ayant pas bien recogneu la lecture des livres de ces bons & doctes personnages anciens. Ainsi ces modernes n'ont manqué que d'une chose, c'est de sçavoir seulement ce que les Anciens ont sceu, qui est la teinture Physique. Et au contraire, extravagans qu'ils sont, en la cherchant ils rencontrent autre chose: mais n'estoit que tel est l'instinct naturel de l'homme, & que la nature n'usast en cecy de son droict, à grand' peine nos desuoyerions nous. Pour retourner doncques à nostre propos, j'ay promis eu ce premier Traicté d'expliquer la Nature, à fin que nos vaines imaginations ne nous destournent de la vraye & simple voye. Ie dis donc que la Nature est une, vraye, simple, entiere en son estre, & laquelle Dieu a constituée devant tous les siecles, & luy a enclos un certain esprit universel. Il faut neantmoins noter que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe, car toute chose finit en ce enquoy elle a pris son estre & son commencement. I'ay dit qu'elle est unique, & par laquelle Dieu faict tout ce qu'il faict, non que je die qu'il ne peust rien faire sans elle (car c'est luy qui là faicte & il est Tout puissant) mais il luy a pleu ainsi: & il là fait. Toutes choses proviennent de ceste seule & unique Nature. & n'y a rien en toute la terre hors icelle Nature. Que si quelques fois nous voyons arriver des avortons, c'est la faute du lieu ou de l'artisan, & non pas de la Nature. Or ceste Nature est divisée en quatre principales regions ou lieux où elle faict tout ce qui se void, & tout ce qui est caché car sans doute toutes choses sont plustost à l'ombre & cachées, que veritablement elles apparoissent: El'e se change au masle & à la femelle, & est accomparée au Mercure, pour ce qu'elle se joint à divers lieux, & selon les lieux de la terre, bons ou mauvais, elle produit chaque chose, bien qu'à la verité il n'y ayt point de mauvais lieux en terre comme il nous semble. Il y a quatre qualitez elementées en toutes choses, lesquelles ne sont jamais d'accord, car l'une excede tousiours l'autre.

Notez

Notez donc que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse visiblement, car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office és corps, & a son siege & son lieu en la volonté divine. Et en cest endroit elle ne nous sert d'autre chose sinon à fin que nous sçachions cognoistre les lieux d'icelle, & principalement ceux qui luy sont plus proches & plus convenables, & à fin que nous sçachions conjoindre les choses ensemble selon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme ou le beuf avec le metal, ains au contraire qu'un semblable agisse sur son semblable, car alors la Nature ne faillira de faire son office. Or le lieu de la Nature n'est ailleurs qu'en la volonté de Dieu comme nous avons dit.

Les scrutateurs de Nature doivent estre tels qu'elle est, vrais, simples, patiens, constans, &c. & ce qui est le principal poinct, pieux, craignant Dieu, & ne nuisans aucunement à leur prochain, puis apres qu'ils considerent si ce qu'ils se proposent est selon la Nature, s'il est possible & faisable, & cela qu'ils l'apprennent par exemples apparents, à sçavoir avec quoy se faict toute chose, comment & avec quel vaisseau Nature travaille. Car si simplement tu veux faire quelque chose cõmme faict la Nature; suy la, mais si tu veux faire quelque chose de plus excellent, regarde en quoy & par quoy elle l'ameliorit, & tu trouveras que c'est tousiours avec son semblable. Comme pour exemple, si tu veux estendre la vertu intrinseque de quelque metal plus outre que la Nature, il te faut prendre Nature metallique, & ce encore au masle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car si tu pense faire un metal d'une herbe tu travailleras en vain, comme aussi d'un chien tu ne sçaurois produire un arbre.

De l'operation de la Nature en nostre proposition & semence.

TRAICTÉ II.

J'Ay dit cy dessus que la Nature est unique, vraye, & par tout apparente, continuë, qu'elle est cogneuë par les choses qu'elle produit, comme bois, herbes, &c.

le

Je vous ay dit aussi que le scrutateur d'icelle doit estre de mesme, veritable, simple, patient, constant, & appliquant son esprit à une chose tant seulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature. Or notez que tout ainsi côme la Nature est en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a creé & l'a mise en toute imagination, de mesme la Nature s'est faicte une semence es Elements precedante de sa volonté : la verité est qu'elle est unique, & toutesfois elle produit choses diverses, mais neantmoins elle ne produit rien sans sperme. Car la Nature faict tout ce que veut le sperme, & elle n'est que comme l'instrument de quelque artisan. Le sperme donc d'une chacune chose est plus duisant & plus utile à l'artiste que la Nature : car par la nature seule vous ne ferez non plus sans sperme qu'un Orfeure pourroit faire sans feu, ou le Laboureur sans grain. Ayez donc ceste semence ou sperme, & sans doute la Nature sera preste de faire son devoir soit à mal soit à bien. Elle agit sur le sperme comme Dieu sur la libre volonté de l'homme. Et en cela il me semble qu'il y a un grand miracle, que la Nature obeysse à la semence, non forcée toutesfois, mais de sa propre volonté, côme aussi Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non forcé toutesfois, ains de sa libre volonté. Et c'est pourquoy il a donné à l'homme le liberal arbitre, soit au bien soit au mal. Le sperme donc c'est l'Elixir ou la quinte-essence d'une chacune chose, ou bien encores la parfaicte & accomplie decoction & digestion d'une chacune chose ou le baulme du soulphre, qui est une mesme chose que l'humide radical des metaux. Nous pourrions à la verité icy faire un grand & ample discours de ce sperme, mais nous ne voulous tendre à autre chose qu'à ce que nous avons proposé. En c'est art les quatre Elements donc engendrent ce sperme par la volonté de Dieu & par l'imagination de la Nature : car tout ainsi comme le sperme de l'homme a son centre ou receptacle convenable dans les reins, de mesme les quatre Elements, par un mouvement infatigable & perpetuel, chacun selon sa qualité, jetteront leur sperme au centre de la terre où il est digeré, & par le mouvement poussé dehors. Mais quand au centre de la terre, c'est un certain lieu vague où rien ne peut reposer en l'excentre (s'il faut ainsi

 parler)

parler) ou à la marge & circonference du centre, les quatre Elements jettent leurs qualitez; comme l'homme jette sa semence dans l'habitacle de la femme, dans lequel il ne demeure rien de la semence, mais apres que la matrice en a prins une deuë portion, elle jette le reste dehors. De mesmes arrive-il au centre de la terre, que la force Magnetique ou Aymantine de la partie de quelque lieu attire à soy ce qui luy est propre pour engendrer quelque chose, le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excrements. Car toutes choses ont leur origine de ceste fontaine, & rien ne naist en tout le monde que par l'arrousement de ses ruisseaux. Comme pour exemple, que l'on mette sur une table bien polie un vaisseau plein d'eau lequel soit colloqué au milieu d'icelle, & à l'environ qu'il y ayt plusieurs choses & plusieurs couleurs, & entre-autres choses qu'il y ait du sel, & chaque chose séparement colloquée: puis que l'on espanche l'eau, vous la verrez couler deçà & delà, & que ce ruisseau cy venant à rencontrer la couleur rouge se rubifiera avec icelle, celuy là passant par le sel deviendra salé & ainsi des autres: car la verité est que l'eau ne change point les lieux, mais la diversité des lieux change l'eau. De mesme la semence ou sperme jetté par les quatre Elements au centre de la terre, passe par divers lieux, tellement que chaque chose naist selon la diversité des lieux: si il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il se faict une chose pure. La semence & le sperme de toutes choses est unique, neantmoins il se procrée diverses choses, comme il appert par l'exemple suyvant: La semence de l'homme est une semence noble, au moins creée pour la generation de l'homme, si l'homme neantmoins en abuse, ce qui est en son liberal arbitre, il en naist un avorton ou un Monstre, estant la Nature unique, & la semence ne trouvant pas le lien qui luy est convenable: comme si par une inhumaine & detestable commixtion des hommes avec les bestes il naissoit diverses sortes d'animaux semblables aux hommes. Car sans doute il arrive infailliblement que si le sperme entre au centre, il en naist ce qu'il en doit naistre, mais si tost qu'il est venu en un lieu certain, & qu'il le conçoit, il ne change plus alors de forme. Toutesfois tant que le sperme est dans le centre, il se peut de luy aussi tost créer un

un arbre qu'un metal, une herbe qu'une pierre, & l'une chose plus pure que l'autre, selon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quel façon les Elements engendrent ceste semence. Il faut donc noter qu'ils sont quatre, deux desquels sont graves, & deux autres legers: deux secs, & deux humides, toutesfois l'un extremement sec, & l'autre extremement humide, & en outre sont masculins & feminins. Or un chacun d'iceux est tres-prompt à produire choses semblables à soy en sa sphere: car ainsi l'a voulu le tres-haut. Ces quatre ne reposent jamais, ains agissent continuellement l'un en l'autre, & un chacun pousse de soy, & par soy ce qu'il a de plus subtil, & ont leur rendez vous general au centre, & dans le centre est l'Archæus serviteur de Nature, qui venant à mesler ces spermes la les jette dehors. Or vous pourrez voir plus à plain en la conclusion de ces douze traictez comment cela se faict.

De la vraye & premiere matiere des metaux.

TRAICTE' III.

La premiere matiere des metaux est double, mais neantmoins l'une sans l'autre ne crée point un metal, la premiere & la principale est une humidité de l'air meslée avec chaleur, & ceste humidité les Philosophes l'ont appellée Mercure, lequel est gouverne par les rayons du Soleil & de la Lune, en nostre mer Philosophique, la seconde est la chaleur de la terre qu'ils appellent soulphre, mais d'autant que tous les vrays Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont peu, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement que nous pourrons, principalement le poids, lequel ignoré tout est destruit, & delà il arrive que plusieurs d'une bonne chose produisent des avortons: car tels il y en a-il qui prennent tout

le corps pour leur matiere ou semence, les autres n'en prennent qu'un morceau, & tous se desvoyent du droit chemin : comme par exemple, si quelqu'un estoit si idiot que de prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & qu'il presumast de la pouvoir faire un hõme, il n'y a celuy pour ignorant qu'il soit, qui ne juge bien que cela est impossible, car en tout corps quelcõque il y a un centre & un lieu certain ou le sperme se repose, & est comme un point, comme environ la mille deux-centiesme partie du corps, pour petit qu'il soit, voite mesme en un grain de froment, & cela ne peut estre autrement. Aussi c'est folie de croire que tout le grain ou tout le corps se convertist en semence, il n'y en a qu'une petite scintille, laquelle est preservée & gardée de toute excessive chaleur & froideur par son corps, si tu as des oreilles & de l'entendement prens garde icy, & tu seras asseuré contre ceux non seulement qui ignorent le vray lieu de la semence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, mais encores contre ceux qui s'amusent à une vaine dissolution des metaux, se forçant de les dissoudre tout entierement, à fin de creer un nouveau metal de leur mutuelle commixtion, mais les bonnes gens s'ils consideroient le progrez de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement : Car il n'y a metal si pur qu'il soit qui n'aye des impuretés, plus toutesfois l'un que l'autre ; Toy doncques, amy Lecteur, pren garde au poinct de la Nature, & tu as assez, mais tien ceste maxime asseurée qu'il ne faut point cercher ce poinct aux metaux du vulgaire, car il n'y est point, aussi sont-ils morts, & les nostres au contraire vifs & ayans esprit, & c'est ceux là de par Dieu qu'il faut prendre : car il faut que tu sçaches que la vie des metaux n'est autre chose que le feu, cependant qu'ils sont encores en leur premiere matiere, & leur mort est le feu, mais c'est le feu de fusion. Or la premiere matiere des metaux est une certaine humiditée meslée avec un air chaud, en semblance d'une eau grasse adherante à une chacune chose pure ou impure qu'elle soit : en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre : ce qui ce fait, parce que la terre est en un endroit plus ouverte & poreuse, & ayant une plus grande force attractive qu'en un autre. Elle provient quelquesfois & paroist au jour

de

de soy-mesme, mais vestuë de quelque robe, & principalement aux endroits où elle n'a à quoy adherer, & se cognoist ainsi, par ce que toute chose est composée de trois principes. Mais en la matiere des metaux elle est unique & sans conjonction, excepté sa robe ou son ombre qui est son soulphre.

En quelle façon les metaux sont engendrez aux entrailles de la terre.

TRAICTE' IV.

LES metaux sont produits en ceste façon. Aprés que les quatre Elements ont poussé leur force dans le centre de la terre. l'Archæus en distillant par la chaleur d'un mouvement perpetuel les sublime à la superficie de la terre, car la terre est poreuse, & le vent en distillant par les pores de la terre se resout en eau, d'où naissent toutes choses: sçachent doncques les enfans de doctrine que le sperme des metaux n'est point divers du sperme de toutes les choses qui sont au monde, qui est à sçavoir une vapeur humide. C'est pourquoy les Alchymistes en vain recherchent la reduction des metaux en leur premiere matiere, qui n'est autre chose qu'une vapeur. Aussi les Philosophes n'ont point entendu ceste premiere matiere, ains seulement la seconde, comme dispute tres-bien Bernard Trevisan, combien qu'à la verité ce soit un peu obscurement, par ce qu'il parle des quatre Elements, il a neantmoins entendu cela: mais il parle seulement aux fils de doctrine. Quant à moy, à fin de descouvrir plus ouvertement la Theorique, j'ay voulu icy advertir tout le monde de laisser là tant de solutiõs, tant de circulations, tant de calcinations, & reiterations, puis que c'est en vain que l' on cherche cela en une chose dure qui de soy est molle, & partant ne cherchez donc plus ceste premiere matiere, mais la secõde, à sçavoir telle que si tost qu'elle est conceuë, elle ne peut changer de

forme : que si quelqu'un demande comme est-ce que le metal se peut reduire en ceste seconde matiere,je respons que je suy en cela l'intention des Philosophes : mais j'y insiste plus que les autres,à fin que les enfans de la science entendent le sens des Autheurs & non pas les syllabes , & que là où la Nature faict fin és corps parfaits metaliques , là il faut que l'Art commence. Mais pour retourner à nostre propos (car nous n'entendons parler icy seulement de la pierre) traictons un peu de la matiere des metaux. I'ay dit un peu au paravant que toutes choses sont produites par un air liquide & vaporeux que les Elements distillent dans les entrailles de la terre par un continuel mouvement , & si tost que l'Archæus le prend,il le sublime par les pores,& le distribuë par sa sagesse à un chacun lieu , & ainsi par la varieté des lieux les choses proviennent & naissent diverses , comme nous avons dit cy-dessus. Il y en a qui estiment que le Saturne a une semence,l'or une autre,& ainsi chaque metal,mais ceste opinion est vaine,car il n'y a qu'une unique semence,tant au Saturne qu'en l'or,en l'argent,& au fer. Mais le lieu de leur naissance a esté cause de leur difference , si tu m'entends comme il faut, encores que la Nature en la procreation de l'argent a plustost achevé son œuvre que en celle de l'or : Car quand ceste vapeur que nous avons dit est sublimée au centre de la terre , il est necessaire qu'elle passe par des lieux,ou secs, ou chauds,si elle passe donc par des lieux chauds & purs,ou une certaine graisse soulphre adhere aux parois , alors icelle vapeur, laquelle les Philosophes ont appellé leur Mercure,s'accommode & se joint à ceste graisse , laquelle elle sublime par apres avec soy,& de ce meslange se fait une certaine unctuosité,qui laissant le nom de vapeur prend le nom de graisse, & venant puis apres à se sublimer en autres lieux qui ont esté nettoyez par la vapeur precedẽte,& là où la terre est subtile,pure & humide,elle emplit les pores de ceste terre,& se joint à icelle,& ainsi il se faict de l'or. Que si ceste unctuosité ou graisse parvient à des lieux impurs & froids,c'est là que s'engendre le Saturne,& si ceste terre est pure,mais meslée de soulphre alors s'engendre le Venus: Car tant plus le lieu est pur & net,& tant plus purs sont les metaux qu'il procrée: Aussi il faut noter que ceste vapeur sort continuellement du centre à sa superficie,

& en

& en allant elle purge les lieux: C'eſt pourquoy il arrive qu'aujourd'huy ſe trouvent des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en avoit point:car ceſte vapeur par ſon continuel progrez ſubtiliſe touſiours le crud & l'impur, ri-rant auſſi ſucceſſivement le pur avec ſoy:& voilà la reiteration ou circulation de Nature, laquelle ſublime tant de fois, produiſant choſes nouvelles juſques à ce que le lieu eſt entierement bien depuré, & tant plus il eſt nettoyé, tant plus belles & nettes choſes il produit. Mais en hyver quand la froideur de l'air vient à reſſerrer la terre,ceſte vapeur unctueuſe vient à ſe congeler, puis retournant le printemps elle ſe reſout, ſe meſle avec la terre & avec l'eau, & delà ſe faict la magneſie, tirant à ſoy un ſemblable Mercure de l'air, qui donne vie à tous les trois par les rayons du Soleil,de la Lune,& des Eſtoilles, & ainſi ſont produites les herbes, les fleurs, & choſes ſemblables, car la Nature ne demeure jamais un moment de temps oyſive:mais les metaux au contraire ſont engendrez en ceſte façon,par une longue diſtillation la terre eſt purgée, puis à l'arrivée de ceſte vapeur unctueuſe ou graiſſe ils ſont procréez, & non comme quelques uns vainement eſtiment, interpretans en cela ſiniſtrement les eſcrits des Philoſophes.

De la generation de toute ſorte de pierre.

TRAICTE' V.

LA matiere des pierres eſt toute telle que des autres choſes, & ſelon la pureté des lieux, elle naiſt de ceſte façon. Quand les quatre Elements diſtillent leur vapeur au centre de la terre, l'Archæus la repouſſe & ſublime tellement que paſſant par les lieux & par les pores de la terre, elle attire quant & ſoy toute l'impurité de la terre juſques à la ſuperficie, là où eſtant, elle eſt par l'air congelée, parce que tout ce que l'air pur engendre,il eſt congelé par l'air crud, auſſi l'air a ingrez dans l'air, & ſe joignent l'un l'autre, car Nature s'eſiouit

de sa Nature, & ainsi se font les pierres & les rochers pierreux, selon la grandeur ou petitesse des pores de la terre, lesquels tant plus ils sont grands, & tant mieux est purgé le lieu, car passant par ce souspirail une plus grande chaleur,& une plus grande quantité d'eau, plus grãde en est la depuration des lieux, esquels par ce moyen plus commodément naissent les metaux, comme tesmoigne l'experience, & qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'or ailleurs qu'és montagnes, parce que difficilement se trouve-il dans les campagnes, qui sont lieux ordinairement humides & marescageux, non à cause de ceste vapeur que j'ay dit,mais à cause de l'eau Elementaire, laquelle attire à soy la dite vapeur de telle façon qu'ils ne se peuvent separer, si bien que le Soleil venant à la digeter, en fait de l'argile de laquelle usent les potiers : mais aux lieux où il y a une grosse arene, & ceste vapeur n'a point de soulphre conjoint avec soy en ces lieux là, comme és prez elle cree des herbes & du foin. Il y a encores d'autres pierres precieuses comme le Diamant, le Ruby, l'Esmeraude, Crisoperas, l'Onix, & l'Escarboncle, lesquelles sont engendrees en ceste façon. Quand ceste vapeur de Nature se sublime de soy-mesme sans ce soulphre ou unctuosité que nous avõs dit, & qu'elle rencontre un lieu d'eau pure de sel, alors se font les Diamans, & celà és lieux tres-froids, esquels ne peut parvenir ceste graisse, parce que si elle y arrivoit elle empescheroit cest effect. Car on sçait bien que l'esprit de l'eau se sublime facilement & à petite chaleur, non pas l'huile ou graisse qui ne peut s'eslever qu'à force de chaleur & ce en lieux chauds, car combien qu'elle procede du centre, il ne luy faut pourtant gueres de feu pour la congeler & la faire arrester. Si bien que la vapeur passant tousiours, vient à se congeler dans l'eau en petits grains & pierrettes. Mais c'est un autre question, à sçavoir comment les couleurs se font esdites pierres precieuses : Pour en resoudre il faut sçavoir que c'est à cause du soulphre, & en ceste façon, si la graisse du soulphre est congelée, par ce mouvement perpetuel, l'esprit de l'eau puis apres le digete en passant, & le purifie par la vertu du sel, jusques à ce qu'il soit coloré d'une couleur digeste, rouge ou blanche, la quelle couleur tendant tousiours à sa perfection est eslevee par tant

de

de distillations reiterees, que l'esprit qui a puissance de penetrer dans les choses imparfaictes ; y introduit la dite couleur, qui se joint puis apres à cette eau en partie congelée, & ainsi elle remplit ses pores, & se fixe avec elle d'une fixation inseparable. Car l'eau quelle qu'elle soit est congelée par la chaleur, quand elle est sans esprit, & si elle a des esprits, elle se congele au froid : Mais qui sçait congeler l'eau au chaud, & joindre l'esprit avec elle, il a certes trouvé une chose mille fois plus precieuse que l'or, & que chose qui soit au monde : Faictes donc que l'esprit se separe de l'eau, & qu'il se pourrisse, & que le grain apparoisse, puis aprés rejettant là les fesses reduisez l'esprit en eau, & les faictes joindre ensemble, car ceste conjonction engendrera un rameau semblable en forme & excellence à ses parens.

De la seconde matiere, & de la putrefaction de toutes choses.

TRAICTE' VI.

NOus avons cy dessus traicté de la premiere matiere de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence, c'est à dire, comme la Nature reçoit la matiere des Elements de laquelle elle engendre la semence, maintenant nous parlerons de la semence & des choses qui s'engendrent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multipliée par icelle, mais sans doute cela ne se faict pas sans l'ayde de la Nature : car la semence en un corps n'est autre chose qu'un air congelé, ou une vapeur humide : tellement que si elle n'est resoulte par une vapeur chaude, elle est inutile. Que ceux qui recherchent l'art sçachent donc que c'est que la semence, à fin qu'ils ne cherchent une chose qui n'est pas. Or est-il que la semence est triple, & engendrée des quatre Elements. La premiere espece de semence est la minerale : la seconde la vegetable : la troisiesme l'animale.

La femence minerale eft feulement cogneuë des Vrays Philofophes, la femence vegetable eft cogneuë & eft vulgaire comme nous voyons és fruicts : l'animale fe cognoift par l'imagination ; la vegetable nous monftre à l'œil comme la Nature l'a créé des quatre Elements: Car il faut fçavoir que l'hyver eft caufe de putrefaction, parce qu'il congele les efprits vitaux és arbres, & lors qu'ils font refous par la chaleur du Soleil, auquel il y a une force magnetique ou aymantine attractive de toute humidité, alors la chaleur de Nature excitée par mouvement pouffé à la circonference une vapeur d'eau fubtile, qui ouvre les pores de l'arbre & en faict diftiller des gouttes, feparant toufiours le pur de l'impur ? neantmoins l'impur precede le pur, le pur fe congele en fleurs, l'impur en fueilles, le gros & efpais en efcorce, laquelle demeure fixe, mais les fueilles tombent ou par le froid ou par le chaud, quand les pores de l'arbre font bouchez & lors les fleurs font congelées en la mefme couleur qu'eft la chaleur, & apporte fruict ou femence. Comme la pomme, en laquelle eft le fperme, duquel ne naift pas l'arbre, mais en iceluy fperme eft la femence interieurement, duquel naift l'arbre: car la multiplication fe faict non au fperme mais à la femence, comme nous voyons oculairement que la Nature creée la femence des quatre Elements, à fin que nous ne fuffions occupez à cela, car ce qui eft faict n'a befoin de facteur. Il fuffira en ceft endroict d'avoir admonefté le lecteur: Retournons à noftre propos mineral. Il faut donc fçavoir que la Nature creee la femence minerale, ou metalique dans les entrailles de la terre, c'eft pourquoy on ne croit pas qu'elle foit, parce qu'elle eft invifible. Mais ce n'eft pas merveille que les ignares en doutent, puis qu'ils ne peuvent mefmes comprendre ce qui eft devant leurs yeux, à grand peine concouroient-ils ce qui eft caché & invifible. C'eft pour tant une chofe tres-vraye que ce qui eft en haut eft comme ce qui eft en bas, & au contraire ce qui naift en haut naift d'une mefme fource que ce qui eft deffous dans les entrailles de la terre, & je vous prie quelle prerogative auroient les vegetables par deffus les metaux, que Dieu euft donné de la femence à ceux là & en euft exclus ceux cy: les metaux ne font-ils pas en auffi grande authorité envers Dieu que les arbres? tenons donc
pour-

pour tout asseuré que rien ne croist sans semence, car là où il n'y a point de semence la chose est morte. Autrement il est necessaire que les quatre Elements créent la semence des metaux, ou qu'ils les produisent sans semence, si c'est sans semeuce, ils ne peuvent estre parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu esgard au composé, qui n'adjouste foy à ceste indubitable verité il n'est pas digne de rechercher les secrets de Nature, car rien de naist au monde sans semence: les metaux à la verité ont en eux vrayement & réellement leur semence, mais leur generation se faict ainsi. Les quatre Elements en la premiere operation de Nature distillent par l'artifice d'Archæus, dans le centre de la terre, une vapeur d'eau pondereuse qui est la semence des metaux, & s'appelle Mercure, à cause de sa fluidité, & facile adherance à chasque chose: il est accomparé au soulphre à cause de sa chaleur interne, & apres la congelation c'est l'humide radical, & combien que le corps des metaux soit procrée du Mercure (ce qui se doit entendre du Mercure des Philosophes) neantmoins il ne faut point escouter ceux qui estiment que Mercure vulgaire soit la semence des metaux, & ainsi prennent le corps au lieu de la semence, ne considerant pas que le Mercure a aussi bien en soy sa semence que les autres, l'erreur de tous ces gens là sera manifeste par l'exemple suyvant, il est tout certain que les hommes ont leur semence en laquelle ils sont multipliez: le corps de l'homme c'est le Mercure, la semence est cachée dans ce corps, & eu esgard au corps elle est tres-petite en quantité. Qui veut donc engendrer cest homme metalique, il ne faut pas qu'il prenne le Mercure, qui n'est qu'un corps, mais la semence qui est ceste vapeur d'eau congelée: Ainsi en la regeneration des metaux, les vulgaires Operateurs y procedent mal, car ils dissoluent les corps metalliques, soit Mercure, soit or, soit argent, soit plomb, & les corrodent avec des eaux forts, & choses heterogenées & estranges non requises à la vraye science, puis apres conjoignent ces dissolutions, ignorans, ou ne prenans pas garde que des pieces & morceaux d'un corps ne peut estre engendré un homme, parce qu'en ceste façon la corruption du corps & la destruction de la semence a precedé; une chacune chose se multiplie au masle & à la femelle, comme j'ay faict mention

au traicté de la double matiere, la disionction du sexe n'a garde de rien produire, ains c'est la conjonction qui produit une nouvelle forme : il faut donc qui veut faire quelque chose de bon, prendre les spermes ou semence, non les corps entiers : pren donc le masle vif, & la femelle vive, & les conjoints ensemble, à fin qu'ils s'imaginent un sperme pour procreer un fruict de leur Nature : car il ne faut point que pas un se mette en la fantaisie de pouvoir faire la premiere matiere. La premier matiere de l'homme c'est la terre, de laquelle il n'y a homme si effronté qui voulust entreprendre d'en faire un homme, c'est Dieu seul qui sçait cest artifice : mais de la seconde matiere qui est desia creée facilement avec l'aide de Nature s'n engendrera la forme de laquelle elle est semence. L'artiste ne faict rien en cecy, sinon de separer ce qui est subtil de ce qui est espois, & le mettre dans un vaisseau convenable : Car il faut bien considerer que comme une chose se commence ainsi elle se finit ; de un se font deux, & de deux un & rien plus, il y a un Dieu, de cest un est en-endré le fils, tellement que un en a donné deux, & deux ont donné un sainct Esprit, procedant de l'un & de l'autre, ainsi a esté crée le monde, & ainsi sera la fin. Considerez exactement ces quatre premiers poincts, vous trouverez en iceux premierement le pere, puis le pere & le fils, en fin le sainct Esprit. Vous y trouverez les quatre Elements, & quatre Luminaires, deux celestes, deux centriques: Bref il n'y a rien au monde autrement qu'il apparoist en ceste figure, jamais n'a esté, & jamais ne sera, & si je voulois remarquer tous les mysteres qui se pourroient tirer de là il en naistroit un grand volume. Ie retourne donc à mon propos, & te dis en verité mon fils, que d'un tu ne sçaurois faire un, c'est à Dieu seul, à qui est cela reservé en propre, qu'il te suffise que tu puisses de deux en creer un qui te soit utile, & à cest effect sçachez que le sperme multiplicatif est la seconde & non la premiere matiere de tous metaux & de toutes choses la premiere est invisible, elle est cachée dans la Nature ou dans les Elements, mais la seconde apparoist quelques-fois aux enfans de la science...

De

De la vertu de la seconde matiere.

TRAICTE' VII.

Mais à fin que tu puisses facilement comprendre quelle est ceste seconde matiere, je te descriray les vertus qu'elle a, par lesquelles tu la pourras cognoistre: sçachez donc eu premier lieu que la Nature est divisee en trois regnes, desquels il y en a deux dont un chacun peut estre luy seul, encores que les deux autres ne fussent pas. Il y a le regne mineral, vegetal & animal: le regne mineral il est manifeste qu'il peut persister de soy mesme, encores qu'il n'y eust au monde ny herbes ny hommes, le vegetable de mesme n'a que faire pour son establissement qu'il y ait au monde ny homme ny metaux: le troisiesme au contraire prend vie des deux precedents, sans lesquels il ne pourroit estre, & est plus noble & precieux que les deux susdits, & estant le dernier domine sur eux, aussi la vertu se finit tousiours au troisiesme, & se multiplie au second: voy-tu bien au regne vegetable, la premiere matiere est l'herbe ou l'arbre que tu ne sçaurois creer, c est la Nature qui le faict, mais la seconde matiere c'est la semence que tu vois, & en icelle se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au regne animal, la premiere matiere est la beste ou l'homme que tu ne sçaurois creer, mais la seconde en laquelle il se multiplie tu la cognois, qui est la semence. Au regne mineral tu ne peux creer un metal, & si tu t'en vantes tu es vain & menteur: la Nature a faict cela, & combien que tu eusse la premiere matiere selon les Philosophes, c'est à sçavoir ce sel centrique, toutesfois tu ne le sçaurois multiplier sans l'or, mais la semence des metaux est cogneuë seulement des fils de la science; Es vegetables les semences apparoissent exterieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Aux animaux la semence apparoist dedans les reins, ou le lieu de sa digestion sont les reins de l'homme. Quant aux mineraux, l'eau est leur semen-

femence, qui eft au centre du cœur d'iceux, & de leur vie, les reins ou le lieu de la digeftion d'icelle,eft le feu. Le receptacle de la femence des vegetaux c'eft la terre, le receptacle de la femence animale c'eft la matrice de la femelle & le receptacle en fin de la femence de l'eau mineralle c'eft l'air, & faut noter que le receptacle de la femence eft tel qu'elle eft la congelation des corps, & telle eft la digeftion, quelle eft la refolution, telle la putrefaction quelle eft la deftruction. Or la vertu d'une chacune femence eft de fe pouvoir conjoindre à une chacune chofe en fon regne, d'autant qu'elle eft fubtile, & n'eft autre chofe qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graiffe, or elle fe cognoift ainfi, c'eft que hors de fon regne elle ne fe joint naturellement à chofe quelconque,elle ne fe difloult point, mais fe congele: car elle n'a pas befoin de folution,ains de congelation. Il eft donc neceffaire que les pores des corps s'ouvrent, à fin que le fperme foit pouffé dehors, au centre duquel eft la femence, qui n'eft autre chofe qu'air, & iceluy quand il rencontre matrice convenable, il fe congele, & congele quant & foy ce qu'il trouve de pur, ou impur mefle avec le pur. Tant qu'il y a de la femence au corps, le corps eft en vie,quand elle eft toute confumée,le corps meurt, neantmoins tous corps apres l'emiffion de la femence font debilitez, & l'experience nous monftre que les hommes les plus adonnez à Venus, font volontiers les plus debiles, comme les arbres qui font une année de grand rapport font fteriles l'année fuyvante. La femence donc pour conclufion eft une chofe invifible, comme nous avons dit tant de fois, mais le fperme eft vifible, & eft prefque comme une ame vivante qui ne fe trouve point és chofes mortes, elle fe tire en deux façons, la premiere façon eft douce, l'autre avec violence. Mais d'autant qu'en ceft endroit nous parlons de la vertu d'icelle. Ie dis que rien ne naift au monde fans femence,& que par la vertu d'icelle toutes chofes fe font; & font engendrées,fçachent donc tous les fils de la fcience, que c'eft en vain qu'on cherche de la femence en un arbre coupé, il la faut chercher feulement en ceux qui font verds & entiers.

De

De l'art, & comme la Nature opere par l'art en la semence.

TRAICTE' VIII.

Toute semence quelle qu'elle soit est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'art, ou par la Nature en une matrice convenable,& encores que la semence de soy soit plus noble que toute creature, toutesfois la matrice est sa vie, laquelle faict pourrir le grain ou le sperme,& cause de la congelation du poinct, & en outre par la chaleur de son corps, elle le nourrit, & le fait croistre, cela se faict en tous les trois regnes susdits de la Nature, & se fait naturellement par mois, par annees, & par succession de temps. Mais subtil est l'artiste qui peut dans les regnes mineral & vegetable, trouver quelque accourcissement ou abreviation, non pas au regne animal; Au mineral l'artifice seulement parachevece que Nature ne peut parachever, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a bouché les pores d'un chacun corps, non dans les entrailles de la terre, mais en la superficie d'icelle, comme j'ay dit cy devant és precedents chapitres. Mais à fin qu'on entende plus facilement cela, j'ay bien voulu encores adjouster, que les Elements jettent quasi à l'ennuy l'un de l'autre leur semence au centre de la terre, comme dans leurs reins, & le centre par le mouvement continuel le pousse dans les matrices, lesquelles sont sans nombre, car autant de lieux autant de matrices, l'une toutesfois plus pure que l'autre, & ainsi presque à l'infiny. Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruict pur & net en son semblable. Comme pour exemple és animaux vous avez les matrices des Femmes, des Vaches, des Iumens, des chiennes &c. Au regne mineral & vegetal, sont les metaux, les pierres, les sels: Car en ces deux regnes principalement les sels sont à considerer, leurs lieux, selon le plus ou le moins.

De la commixtion des metaux, ou de la façon de tirer la semence metallique.

TRAICTE' IX.

Nous avons parlé cy dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme & de la semence, descendons maintenant à la pratique, à sçavoir comment les metaux se doivent mesler, & qu'elle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez donc que la femme est une mesme chose que l'homme, car ils naissent tous deux d'une mesme semence, & dans une mesme matrice, il n'y a que faute de digestion en la femme, & que la matrice qui produit le masle, a le sang & le sel plus pur, ainsi la Lune est de mesme semence que le Soleil, & d'une mesme matrice, mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digeste selon le temps de la Lune celeste. Mais à fin que tu te puisses plus facilement imaginer, comment les metaux s'assemblent & se joignent ensemble, pour jetter & recevoir la semence regarde le Ciel & les Spheres des Planettes : Tu vois que Saturne est le plus haut de tous auquel succede Iupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & en fin la Lune. Considere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais elles descendent, mesmes l'experience nous apprend, que le Mars se couvertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'une Sphere. Ainsi facilement le Iupiter est transmué en Mercure, pource que Iupiter est plus haut que Mercure, celuy-là le second aprés le firmament, celuy-cy le second au dessus de la terre, & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse, le Soleil se mesle au milieu : mais il n'est jamais amelioré par les inferieurs. Or tu noteras qu'il y a une grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil, comme aussi entre Mercure & Iupiter, Mars & Venus, lesquels tous ont le Soleil au milieu.

La

La pluspart des Operateurs sçavent bien comme on transmuë le Fer en Cuivre sans le Soleil : & comme il faut convertir le Iupiter en Mercure, mesme il y en a quelques-uns qui de Saturne en font de la Lune ? Mais s'ils sçavoient par ces mutations seules administrer la Nature, certes ils trouveroient une chose plus precieuse que tous les tresors du monde. C'est pourquoy je dis qu'il faut sçavoir quels metaux tu dois conjoindre ensemble, & desquels la Nature est correspondante l'une à l'autre. C'est pourquoy il y a un certain metal qui a la puissance de consumer tous les autres : car c'est comme leur eau & leur mere : & il n'y a qu'une seule chose qui luy resiste, qui est l'humide radical du Soleil & de la Lune, & est amelioré par iceluy, mais à fin que je le descouvre, c'est l'Acier, il s'appelle ainsi, si une fois il se joint avec l'or, ou l'or avec luy, il jette sa semence, & est debilité jusques à la mort, alors l'Acier conçoit & engendre un fils plus clair que le pere, puis apres si la semence de ce fils desia né est mise en la matrice, elle la purge, & la rend mille fois plus aspre à enfanter de tres-bons fruicts. Il y a toutes-fois un autre Acier qui est accomparé à cestuy-cy, lequel est de soy creé de la Nature, & sçait par une admirable force & puissance, tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui est le commencement de nostre œuvre.

De la generation supernaturelle du fils du Soleil.

TRAICTE' X.

Nous avons cy devant traicté des choses que la Nature crée tous les jours, & que Dieu a creées de long temps, à fin que ceux, qui sont inquisiteurs de la science entendissent plus facilement la possibilité

bilité de la Nature & jusques où elle peut estendre ses forces : Mais pour ne differer plus longuement, je commenceray à declarer la maniere de faire la pierre des Philosophes. Sçachez donc que la pierre, ou la teinture des Philosophes, n'est autre chose que l'or, extremement digeste c'est à dire reduit & amené à une superbe digestion : Car l'or vulgaire, est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir elle produit de la semence, ainsi l'or quand il meurit il pousse hors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoy l'or, ou un autre metal ne produit point de semẽce? la raison est d'autant qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empesche qu'il n'aye une chaleur suffisante, & en quelques lieux il se trouve de l'or impur, que la Nature eust bien voulu parfaire, mais elle a esté empeschée par la crudité de l'air. Comme pour exemple en Pologne croissent bien les Orangers comme les autres arbres : en Italie & ailleurs où est leur terre naturelle ils y croissent, non seulement, ains ils portent fruict quant & quant, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisence, mais en ces lieux froids nullement : car lors qu'ils pensent meurir ils sont empeschez par la crudite de l'air & ainsi on n'y a jamais de bons fruicts ; que si quelquesfois la Nature est aydee par l'art & industrie ; comme de les arroser d'eau tiede, & les tenir en des caves, alors l'artifice faict esclorre ce que la Nature ne pouvoit ; & le mesme entierement arrive aux metaux. L'or peut apporter fruict, & semence, par le moyen de laquelle il se peut multiplier, mais c'est par l'industrie d'un habile artiste, qui sçait aider & pousser la Nature, autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la Nature, il erreroit. Car non seulement en ceste science, mais en toutes choses nous ne pouvons rien faire que ayder la Nature,& ne la pouvons ayder par autre moyen que par le feu,& par la chaleur. Mais d'autant que cela ne se peut faire en un corps metallique congelé à cause que les esprits n'apparoissent point, il faut premierement que le corps soit dissous, & que les pores d'iceluy soient ouverts, à fin que la Nature puisse operer : Mais à sçavoir-mon quelle doit estre ceste resolution ? je veux icy advertir le Lecteur, que combien qu'il y aye plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, qu'il

n'y

n'y en a neantmoins veritablement que de deux sortes, dont l'une est vraye & naturelle, l'autre violente, sous laquelle toutes les autres sont comprises : la naturelle est telle qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en nostre eau, à fin que la semence soit poussee dehors cuitte & digeste, & puis mise dans sa matrice. Mais ceste eau, c'est nostre eau celeste, non vulgaire, qui ne moüille point les mains, toutesfois est comme de pluye, le corps c'est l'or, qui donne sa semence, la Lune est nostre (non pas l'argent vulgaire) qui la reçoit, le tout est puis aprés regy par nostre feu continuel, durant l'espace de sept mois, & quelquesfois dix, jusques à ce que nostre eau consume trois & en laisse un, & ce au double, puis apres elle est nourrice du laict de la terre, ou de la gresse qui naist és mammelles d'icelle, & est regie & conservée de putrefaction par le sel de Nature, & ainsi est engendré cest enfant de la seconde generation. Venons maintenant de la Theologie à la Practique.

De la practique & confection de la pierre ou teinture selon l'art.

TRAICTE' XI.

NOus avons estendu nostre discours par tous ces chapitres precedens, donnant les choses à entendre par exemples, à fin que plus facilement on peut comprendre la practique, laquelle en imitant la Nature se doit faire en ceste façon. Resp. De nostre terre par unze degrez, unze grains, & de nostre or (non de l'or vulgaire) un grain, de nostre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains, & garde toy bien, te di-je, de prendre or ny argent vulgaire, car ils sont morts, & n'ont aucune vigueur, mais pren les nostres qui sont vifs, puis les mets dans nostre feu, & de là se fera une liqueur seche, car premierement la terre se resoudra en eau, laquelle s'appelle le Mercure des Philosophes, & ceste eau resoult les corps du Soleil & de la Lune, & les consume,

de

de façon qu'il n'en demeure que la dixiesme partie, avec une part, & voyla ce qu'on appelle humide radical. Puis apres Resp. de l'eau de sel nitre, tirée de nostre terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive,si tu sçais caver & foüir dans la fosse naïfue & naturelle, prens donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans icelle eau tu mettras cest humide radical, mets le tout au feu de putrefaction & generation, non tel toutesfois comme tu a faict en la premiere operation, gouverne le tout avec grand artifice & discretion, jusques à ce que les couleurs apparoissent comme une queuë de Paon, gouverne bien encores un coup, & qu'il ne t'ennuye point en digerant tousiours jusques à ce que les couleurs cessent, & qu'il n'y en aye qu'une seule qui apparoisse, à sçavoir la couleur verde, & ainsi des autres, & quand tu verras au fonds du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge : ouvre ton vaisseau alors moüille une plume, & en oingts un morceau de fer, s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantost, & y mets autant de ceste eau,qu'il y a entré d'air creu, cuis le tout de rechef jusques à ce qu'il teigne. Jusques là est allée mon esperience, je n'ay rien trouvé plus outre,je ne peux que cela. Mais cest eau que je dis, doit estre le menstruel du monde, de la Sphere de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Ie t'ay voulu descouvrir icy tout,& si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, je t'ay revelé tout, principalement au premier & second œuvre. Mais touchant le feu il nous reste encores quelque chose à dire, le premier feu ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, & qui environne la matiere : le second est un feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Or je te dis la verité, que je t'ay descouvert le regime du feu,si tu entends la Nature. Il nous faut donc parler du vaisseau, lequel doit estre naturel, & deux suffisent, mais le vaisseau du premier œuvre faut qu'il soit rond ; & en la seconde œuvre un peu moins, ains longuet comme une phiole ou ovale : Mais en tout & par tout, sçachez que le feu de Nature est unique, & s'il y a de la diversité, la distance des lieux en est cause. Comme aussi le vaisseau de Nature est unique, mais nous nous servons de deux pour abreger. La matiere

tiere est aussi une,mais de deux substãces. Si tu bandes dõc ton esprit,& que ce soit ton intention de produire quelques choses, regarde premierement celles qui sont desia creees,car si tu ne peux venir à bout de celles cy, qui sont ordinairemēt devant tes yeux, à grand peine viendras-tu à bout de celles qui sont encores à naistre,& que tu desire produire: produis dis-je,car il faut que tu sçaches que tu ne sçaurois rien creer,cela est le propre de Dieu,mais de rendre apparentes les choses occultes & cachées à l'ombre, de les rendre dis-je evidentes, & leur oster leur ombre, cela est quelquefois permis aux Philosophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur concede par le ministere de la Nature. Considere un peu je te prie en roy mesme la simple eau de la pluye; Qui est-ce qui croiroit jamais qu'elle eust & contint en soy toutes les choses qui sont au monde,les pierres dures,les sels,l'air,la terre, le feu, puis qu'en evidence elle n'apparoist autre chose qu'une simple eau? Que diray-je de la terre? qui contient en soy, eau, feu, air, sel, & n'apparoist neantmoins que terre? O admirable Nature! qui sçait par l'eau produire des fruicts admirables en la terre, & leur suppediter la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font,& neantmois les yeux vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont les yeux de l'intellect & de l'imagination, qui le voyent d'une veuë tres-veritable: Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs. Comme par exemple, les yeux des hommes communs voyent que le Soleil est chaud: les yeux des Philosophes au contraire, voyent le Soleil estre plustost froid, mais ses mouvements estre chauds. Car ses actions & ses effects sont cogneus par la distance des lieux: le feu de Nature est un, & mesme avec luy. Cat tout ainsi comme le Soleil tient le centre & le milieu entre les Spheres,des Planettes, & que de ce centre du Ciel il espart en bas sa chaleur par son mouvement. Ainsi au centre de la terre est un Soleil terrestre, qui par son mouvement perpetuel pousse la chaleur ou ses rayons en haut à la superficie de la terre: & sans doute ceste chaleur intrinseque est beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu elementaire que nous voyons, mais elle est temperée par l'eau sousterrine, qui de jour en jour penetre & passe par les pores de la terre en la refraischissant,

& par

& par mesme similitude l'air tempere le Soleil celeste & sa chaleur, l'air dis-je, qui de jour en jour vole à l'entour de la terre,& si cela n'estoit, par ceste chaleur toutes choses seroient consumées, & rien ne naistroit. Mais comme ce feu invisible, ou ceste chaleur centrale consumeroit tout si l'eau n'intercedoit & ne la temperoit, ainsi la chaleur du Soleil destruiroit tout, n'estoit l'air qui intervient au milieu. Mais je diray mainrenant en peu de mots, comme ces Elements agissent entr'eux: Dans le centre de la terre est le Soleil centrique qui par son mouvemēt ou par le mouvement de son firmament, jette une grande chaleur qui s'estend jusques à la superficie de la terre. Ceste chaleur cause l'air en ceste façon. La matrice de l'air, c'est l'eau, laquelle engendre des fils de sa Nature, mais dissemblables, & beaucoup plus subtils, car oùle passage est denié à l'eau, l'air y entre; puis quand ceste chaleur centrale (laquelle est perpetuelle) agit, elle faict eschauffer & distiller ceste eau, & ainsi ceste eau par la force de la chaleur se change en air, & par ce moyen passe jusques à la superficie de la terre, parce qu'il ne peut souffrir d'este enfermé, où apres qu'il est refroidy, il se resoult en eau dans les lieux opposites, cependant il arrive quelquefois que non seulement l'air, mais l'eau aussi passe jusques à la superficie de la terre, comme il apparoist en ces noires bruïnes qui sont portées par violences jusques en l'air, dequoy je vous donneray un exemple familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot à feu lent, vous verrez s'eslever petit à petit des vapeurs lentes & douces, à feu plus fort apparoistront des vapeurs plus crasses. Ceste chaleur centrale opere en ceste mesme façon, l'eau la plus subtile est eslevée en l'air, & ce qui est plus crasse & espais tirant sur le sel ou graisse, il le distribuë à la terre, d'où naissent choses diverses, le reste se change en rochers & en pierres. Quelqu'un pourroit objecter si la chose estoit ainsi, cela se feroit continuellement, & neantmoins bien souvent on ne sent aucun vent. Ie responds qu'il n'y a point de vent à la verité quand l'eau n'est point jettée violemment dans le vaisseau distillaroire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas tousiours du tonnerre, encores qu'il pleuve & qu'il vente, mais seulement quand par la force de l'air une eau trouble

trouble est portée par violẽce jusques à la sphere du feu: car le feu n'endure point l'eau. Nous en avons un exemple devant nos yeux, jettez de l'eau froide dans une fournaise ardante, vous orrez quels tonnerres elle excitera: Mais pourquoy uniformement l'eau n'entre-elle en ces lieux? la raison est pource qu'il y a plusieurs de tels lieux vagues & concavites, quelquefois une concavité pousse hors de soy eau & vents par certains jours ou mois jusques à ce qu'il se face une repercussion d'icelle. Comme nous voyons en la mer les flots se suivre plusieurs lieües avant que trouver qui les repousse: mais retournons à nostre propos. Ie dis donc que le feu ou la chaleur est cause du mouvement de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & la terre est la nourrice, ou le receptacle de tout, mais si ce n'estoit l'eau qui refrigere la terre, & nostre air, la terre seroit rendüe extremement seiche pour deux raisons susdites, c'est à sçavoir à cause de la chaleur tant du mouvement centrique que du Soleil celeste. Neantmoins en quelques lieux il arrive que les pores de la terre estans bouchez l'humidité ne peut penetrer, & alors par la correspondance des deux Soleils, celeste & cẽtrique, qui ont enrr'eux une puissance aymantine, il arrive dis-je que la terre s'enflãme à ceste chaleur.

Et ainsi quelque jour le Monde perira.

Fay doncques que l'operation en nostre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, à fin qu'elle sorte jusques sur la superficie de la terre, & qu'e'le respande le reste par les pores de la terre, & alors à l'opposite l'air se changea en eau beaucoup plus subtile que n'estoit la premiere, & cela se fera ainsi, si tu donnes a denoter à nostre veillard, l'or & l'argent à fin qu'il les consume, & que luy en fin mourant soit bruslé, que ses cendres soient esparcés dans l'eau; & alors cuit le tout jusques à ce que ce soit assez, & tu auras une medecine qui guerit la lepre. Advise au moins que tu ne prennes le froid pour le chaud, ou le chaud pour le froid, mesle les natures ensemble, s'il y a quelque chose de contraire à la Nature, car une seule chose t'est necessaire, separe la, à fin que la Nature soit semblable à la Nature, fay cela avec le feu, non avec la main, & sçachés que si tu ne suis la Nature tout ton labeur est vain, & je te jure par le Dieu qui est Sainct, que je t'ay icy dit rout

ce que le pere peut dire à son fils. Qui a des oreilles qu'il oye, & qui a du sens qu'il comprenne.

De la pierre, & de sa vertu.

TRAICTE' XII.

NOus avons assez amplement discouru aux chapitres precedents de la production des choses naturelles, des Elements, & des matieres, premiere & seconde, des corps, des semences, & en fin de l'usage & vertu d'iceux. I'ay en outre escrit la façon de faire la pierre, mais touchant la vertu d'icelle, j'en reveleray maintenant tout autant que l'experience m'en a monstré, & que la Nature m'en a concedé. Mais à fin que de rechef sommairement & en peu de paroles je mette par abregé ces douze traictez. & que le lecteur craignant Dieu puisse concevoir mon intention, la chose en va ainsi. Quant à la verité de l'art, si quelqu'un en doute, qu'il lise les escrits des Anciens verifié par raison & par experience, ausquels, comme dignes de creance, on ne doit faire difficulté d'adjouster foy en leur dire: que si quelqu'un trop opiniastre ne veu. croire leurs escrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit que contre celuy qui nie les principes il ne faut jamais disputer: car les sourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie quelle prerogative auroient les autres choses universellement qui sont au monde par dessus les metaux. Pourquoy les exclurrons-nous seuls de l'universelle benediction que le Createur a donné à toutes choses, incontinent aprés la création du monde, comme les sainctes lettres nous tesmoignent & qu'une vaine & imaginaire denegation de semence leur seroit attribuée. Que si nous sommes contraints de confesser qu'ils ont de la semence, qui est-ce qui est si sot, qu'il ne croye qu'ils peuvent estre multipliez en icelle? & en sa Nature la Phisique est veritable, la Nature l'est aussi, mais rarement il se treuve un Operateur qui soit vray: Vnique est la Nature,

l'art

l'art est unique : mais les Operateurs sont divers. Or quant à ce que la Nature cree les choses des Elements, elle le faict par le vouloir de Dieu, & ce de la premiere matiere, que Dieu seul sçait & cognoist, mais elle les multiplie par la seconde, que les Philosophes cognoissent. Rien ne se faict au monde sans le vouloir de Dieu, & de la Nature. Car chaque Element à la varité est en sa sphere, mais l'un ne peut estre sans l'autre, l'un vit par le moyen de l'autre, & toutesfois conjoints ensemble ils ne s'accordent point, mais l'eau est le plus digne de tous les Elemẽts, pource que c'est la mere de toutes choses, & sur icelle nage l'esprit du feu, par le feu : L'eau est faicte la premiere matiere, c'est à sçavoir par le combat du feu avec l'eau, & ainsi s'engendrenr des vents ou vapeurs, apres & faciles à estre congelez avec la terre par l'air crud, qui dés le commencement a esté separé d'icelle, ce qui sa faict sans cesse, & par un mouvement perpetuel, car le feu ou la chaleur n'est point excitée autrement que par le mouvement, ce qui se peut voir manifestement en un fer, lequel en le limant devient aussi chaud que s'il estoit rougy au feu, le mouvement donc cause la chaleur, & esmeut l'eau, & le mouvement de l'eau cause l'air, qui est la vie de toutes choses vivantes. Les choses donc croissent en ceste maniere, comme j'ay dit cy dessus, c'est à sçavoir de l'eau, car de sa vapeur plus subtile, les choses plus subtiles & legeres procedent : mais de son huile, en viennent choses plus belles & excellentes que les premieres. Si donc par vostre operation vous voulez amender Nature, & luy donner un estre plus parfaict & accomply, faictes dissoudre le corps dont vous voulez vous servir, & ostez luy son terrestre & superflu, lavez le, & le nettoyez bien, mettez les choses cuittes avec les cuittes, les pures avec les pures, & les creuës avec les creuës, selon le poix de Nature, & non pas de la matiere : Car vous devez sçavoir que le sel nitre central ne prend point d'avantage de la terre, qu'il luy en est besoin, pure ou non, mais la graisse ou l'unctuosité de l'eau se gouverne & manie d'autre façon, parce que jamais on n'en peut avoir de pure, & se nettoye par double chaleur, & derechef se reünit & conjoint.

FIN.

Epilogue, sommaire, & conclusion des douze traictez cy dessus.

AMy Lecteur, j'ay faict, & composé ces douze traictez en faveur de ceux qui ayment ceste science, à fin qu'ils cognoissent les operations que la Nature nous enseigne, avant qu'ils commencent à travailler: & comme elle produit toutes les choses qui sont au monde à fin qu'ils ne perdent point le temps, & ne vueillent s'efforcer d'entrer dans la porte sans avoir les clefs, parce que celuy se travaillera en vain, si premier il n'a la cognoissance de la Nature, voulant mettre la main à l'ouvrage; Car en ceste sacrée, saincte, & venerable science, celuy-la marchera en perpetuelles tenebres qui n'a le Soleil pour flambeau qui luy esclaire, & est enveloppé d'une obscurité grande, si Phœbe l'autre lampe du monde ne luy faict voir sa lumiere argentine parmy l'obscur de la nuict. La Nature a une lumiere propre qui n'apparoist pas à nos yeux, l'ombre de la nature n'est autre chose qu'un corps à nostre veuë, celuy qui est esclairé de ceste belle lumiere naturelle, tous nuages se dissipent & disparoissent de devant ses yeux, il met toutes difficultez souz le pied, toutes choses luy sont claires, presentes & manifestes, & sans empeschement aucun, on peut voir le poinct de nostre magnesie qui correspond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la terre, car la lumiere de Nature darde ses rayons jusques là & nous fait voir ce qui est là de plus recelé; prenez cecy pour exemple: Que l'on veste de pareils vestemens un petit garçon & une fille de mesme aage, mettez les prez l'un de l'autre, personne ne pourra recognoistra qui est le masle ou la femelle des deux, parce que nostre veuë ne peut penetrer jusques en l'interieur, & pour cette occasion nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vray: Mais quand ils sont desaccoustrez & mis à nud, en façon que l'on les puisse voir comme Nature les a formez, l'on recognoist facilement l'un & l'autre en son sexe; Par semblable aussi

aussi nostre intellect faict ombre à l'ombre de la Nature, parce que le corps nud en l'homme est l'ombre de la semence de Nature : Tout ainsi donc que le corps humain est couvert de vestemens, ainsi la Nature humaine est couverte du corps: laquelle Dieu s'est reservée à couvrir & descouvrir comme il luy plaist. Ie pourrois en cest endroit, amplemẽt & Philosophiquement discourir de la dignité de l'homme, de sa creation, & generation : mais je passeray cela sous silẽce, veu que ce n'est pas icy le lieu d'en traitter, nous parlerons seulement un peu de sa vie. L'hõme donc creé de la terre, vit de l'air, car dedans l'air est cachée la viande de la vie, que de nuict nous appellons rosée, & de jour, eau mais eau rarefiée, de laquelle l'esprit invisible congelé est meilleur & plus pretieux que toute la terre universelle : O saincte & admirable Nature, qui ne permets point aux enfans de la science de faillir, comme tu le demonstres de jour en jour, és actions de la vie humaine. Or en ces douze traictez j'ay allegué toutes ces raisons naturelles, à fin que plus facilement le Lecteur craignant Dieu, & desireux de sçavoir, puisse comprendre tout ce que j'ay veu de mes yeux, & que j'ay faict de mes mains propres, sans aucune fraude ny sophistication : Car il est impossible d'attaindre à la perfection de cest art, si ce n'est par une singuliere revelation, ou par une secrette demonstration faicte par un amy. C'est une chose vile, & tres-precieuse, laquelle je repeteray icy volontiers encores que je l'ay descrite quelque fois. Resp. donc de nostre air dix parties de l'or vif, ou de la Lune vive une partie, & mets le tout dans ton vaisseau, & le cuis avec l'air premierement, à fin qu'il soit eau, & puis non eau, si tu ignores cela, & que tu ne sçaches cuire l'air, sans doute tu failleras, c'est là la vraye matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas jusques à ce qu'il plaise à l'Operateur, c'est l'eau de nostre rosée, de laquelle est tiré le salpetre des Philosophes, duquel toutes choses croissent & se nourrissent. Sa matrice est le centre du Soleil & de la Lune tant celeste que terrestre, & à fin que je le die le plus ouvertement, c'est nostre aymant, que par cy devant j'ay nommé Acier. L'air engendre cest aymant, & cest aymant engendre ou fait apparoistre nostre air. Ie t'ay icy sainctement dit verité, prie Dieu

qu'il favorise ton entreprise, & par ainsi tu auras icy la vraye interpretation des paroles d'Hermes, qui asseure que son pere est le Soleil & la Lune sa mere, que le vent l'a porté, dans son ventre, à sçavoir le sel Alcali, que les Philosophes ont nommé sel Armoniac & vegetable, caché dans le ventre de la magnesie. Son operation est telle: Il faut que tu dissolves l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixiesme partie d'or sigille cela, & travaille avec nostre feu jusques à ce que l'air se change en poudre, & alors apparoistront plusieurs couleurs. I'eusse descrit l'entiere procedure en ces traictez, mais d'autant qu'elle est assez au long expliquée dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, je n'ay voulu traicter que la premiere & seconde matiere, ce que j'ay faict franchement & à cœur ouvert, & ne pense pas qu'il y aye homme au monde qui l'aye fait mieux que moy: car ce que je dis, je le dis non pour l'avoir leu dans les Autheurs, mais pour l'avoir faict de mes propres mains. Parquoy si tu ne m'entens, ou que tu ne vueilles croire la verite, n'accuse point mon livre, mais toy-mesme, & croy que Dieu ne te veut point reveler ce secret, prie le donc assiduellement, & relis plusieurs fois mon livre, principalement l'Epilogue de ces douze traictez, en considerant tousiours la possibilité de la Nature, & les actions des Elements, & lequel est la principale entrée en iceux, mais sur tout en la rarefaction de l'eau ou de l'air, car les cieux ont ainsi esté créez & tout le monde, & je t'ay bien voulu dire cela, comme le pere à son fils. Ne t'esmerveille point au reste de ce que i'ay escrit tant de traictez, ce n'a pas esté pour moy, car je n'ay point besoin de livres, mais pour advertir plusieurs qui travaillent en vain, & despensent vainement leurs moyens: & si en outre j'eusse bien peu comprendre le tout en peu de lignes, voire en peu de mots; mais je t'ay voulu conduire par raisons & par exemples à la cognoissance de la Nature, à fin que devant toutes choses tu sceusses ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la seconde matiere, & que la Nature te fust ouverte & cogneuë & sa lumiere & son ombre. & ne te fasches point si tu trouves quelquesfois des contrarietez en mon livre, selon la coustume generale de tous les Philosophes, tu en as besoin, & à fin que l'entendes,

tendes, la rose ne se trouve point sans espines. espluches diligemment ce que j'ay dit cy dessus, à sçavoir comment les Elements distillent au centre de la terre l'umide radical, & comme le Soleil terrestre & centrique le repousse & sublime par son mouvement continuel jusques à la perficie de la terre. I'ay dit encores que le Soleil celeste a certaine correspondance avec le Soleil centrique, car le Soleil celeste & la Lune ont une particuliere force de distiller sur la terre par leurs rayons, car la chaleur facilement se joint à la chaleur, & cõme le Soleil cẽtrique a sa mere, & une eau cruë perceptible, ainsi le Soleil celeste a sa mere & une eau subtile & perceptible, en la superficie de la terre; les rayons se joignẽt aux rayõs & produisent les fleurs & toutes choses. C'est pourquoy quand il pleut la pluye prend de l'air une certaine force de vie, & la conjoint avec le sel nitre de la terre (lequel est tout de mesme que le tartre calciné qui par sa siccité attire l'air à soy & le resout en eau (& ce sel-nitre de la terre a une mesme force d'attirer l'air, car il a esté air luy mesme, & est conjoint avec la graisse de la terre, & tant plus les rayons du Soleil sont forts, copieux, & en plus grande abondance, tant plus grande quantité de sel nitre se faict, & par consequent plus grande quantité de froment vient à croistre sur la terre, ce que nous enseigne l'experience de jour en jour. I'ay bien voulu declarer au long la correspondance que toutes les causes ont entre elles, & la force du Soleil, de la Lune, & des Estoilles, & ce à cause des ignorans: car ceux qui sçavent, n'ont besoin d'instruction, car nostre subject est devant les yeux de tout le monde & ne se cognoist pas. O nostre Ciel, ô nostre eau, ô Mercure nostre, ô sel nitre nostre, qui repaires dans la Mer du monde, ô vegetable, ô soulphre fixe & volatil, ô fesses ou teste de mort de nostre mer: Eau qui ne mouille point, sans laquelle personne au monde ne peut vivre, & sans laquelle il ne s'engendre & ne paroist rien en toute la terre; voila les epithetes de L'oiseau de Hermes qui ne repose jamais, e'le est de vil prix, & personne ne s'en peut passer, par ainsi tu la cognois, tu as la chose la plus precieuse qui soit en le monde, laquelle je te dis ouvertement n'estre autre chose que nostre eau pontique, laquelle se congele dans le Soleil & la Lune, & se tire neantmoins du Soleil & de la Lune, par l'artifice de

noftre Acier, & par une façon esmerveillable & Philosophique,si elle est conduite par un sage fils de la science. Ie n'avois à la verité aucune envie de publier ce livre, par les raisons que j'ay recitées en la Preface. Toutesfois le desir que j'ay de satisfaire & profiter aux esprits ingenuës & vrays Philosophes, m'a vaincu à fin que je monstrasse une bonne volonté à ceux qui me cognoissent, & que je manifestasse à ceux qui sçavent la science que je suis leur compagnon & pareil, & que je desire avoir leur cognoissance, je ne doute point qu'il n'y aye plusieurs gens de bien & de bonne conscience qui possedent secretement ce grand don de Dieu, je les prie & conjure qu'ils ayent en singuliere recommandation le silence d'Arpocrates, & qu'ils se facent sages & advisez par mon exemple: car toutesfois & quantes que je me suis voulu declarer aux grands, cela m'a tousiours esté ou nuisible ou dommageable. Tellement que par cest escrit je me manifeste aux fils de la science : & par mesme moyen j'instruis les ignorans. Car il faut que les heritiers de la science croyent qu'ils n'auront jamais meilleure voye pour travailler que celle que je leur ay icy monstrée: car ouvertement j'ay dit tout ce qu'il y a, principalement de l'extraction de noftre sel Armoniac, ou Mercure Philosophique, tiré des entrailles de nostre eau pontique, & si je n'ay pas bien apertement revelé l'usage d'icelle, c'est ce que je n'ay pas eu licence du Maistre de la Nature de parler plus outre : car Dieu seul doit reveler cela, qui cognoist les cœurs & les esprits des hommes, lequel poutra ouvrir l'entendement à celuy qui le priera diligemment, & lira plusieurs fois ce petit traicté. Le vaisseau comme j'ay dit est unique, depuis le commẽcement jusques à la fin ou au plus deux : Le feu soit continuel en l'un & l'autre ouvrage, à raison dequoy ceux qui faillent : qu'ils lisent les 10. & 11. traictez : Car si tu travailles en la tierce matiere tu ne feras rien. Et sçais-tu ceux qui travaillent en ceste tierce matiere ce sont ceux qui laissant nostre Sel unique qui est le vray Mercure, s'amusent à travailler sur les herbes, pierres, animaux minieres, &c. Car excepté nostre Soleil & Lune, qui sont couvers de la Sphere de Saturne, il n'y a rien de veritable, & qui desire venir à la fin desirée, qu'il sçache la conversion des Elements, qu'il sçache faire pondereux

dereux ce qui de soy est leger; qu'il sçache faire que ce qui est de soy esprir ne le soit plus : car alors il ne travaillera point en chose estrange: le feu est le regime de tout, & tout ce qui se faict en cét art, se faict par le feu, & non autrement, comme nous avons dit cy dessus suffisamment. Adieu benevole Lecteur, & j'oüys longuement de ces miens labeurs que j'ay confirmez par experience, j'oüys-en, di-je à la gloire de Dieu, au salut de ton ame, & au profit d: ton prochain.

Enigme Philosophique du mesme Autheur.

IE vous ay desia descouvert & manifesté, ô enfans de verité, tout ce qui dependoit de la source de la fontaine universelle, si bien qu'il ne me reste plus rien à dire, car en mes precedents traictez, j'ay expliqué suffisamment par exemple, ce qui est de la Nature, j'ay declaré la Theorique & Practique tout autant qu'il m'a esté possible & permis. Mais à fin que personne ne se puisse plaindre que j'ay escrit trop laconiquement, & que j'aye obmis quelque chose pour ma briefveté, je vous descriray encores tout au long l'œuvre entiere, mais enigmatiquement, à fin que vous jugiés jusques où je suis parvenu par la permission de Dieu. Il y a une infinité de livres escrits de cest art, mais à grand' peine trouverez-vous en pas un la verité si clairement expliquée, ce que j'ay bien voulu faire, d'autant que j'ay plusieurs fois conferé avec plusieurs qui pensoient bien entendre les escrits des Philosophes, mais j'ay bien cogneu par leurs paroles qu'ils les interpretoient beaucoup plus subtilement que la Nature ne requierr, car elle est simple, & mes paroles veritables, toutesfois, leur sembloient trop viles & trop basses, pour leur esprit, qui ne conçevoit que des choses hautes, mesmes il m'est arrivé que j'ay declaré la science de mot à mot, à quelques uns, qui n'ont jamais peu rien faire, pource qu'ils ne croyoiēt pas qu'il y eust de l'eau dans nostre Mer, & vouloient neantmoins estre appellez Philosophes. Puisque donc

ces gens là n'ont peu entendre mes paroles proferees sans Enigme ny obscurité, je ne crains point, comme les Anciens ont craint anciennement, que personne le puisse si facilement entendre, c'est un don de Dieu aussi. La verité est bien, que si en ceste science il estoit requis une subtilité d'esprit, & que la chose fust telle qu'elle peust estre apperceuë par les yeux du vulgaire. I'ay rencontré de beau esprits & ames propres pour rechercher telles choses, mais je vous dy que vous soyez simples & non point trop prudens, jusques à ce que vous ayez le secret, car alors que vous l'aurez, necessairement la prudence vous accompagnera, & pourrez aussi facilement composer une infinité de livres, car cela est bien plus facile à celuy qui est au centre, & voit la chose, que celuy qui marche sur la circonference, & n'a rien que l'ouye. vous avez la seconde matiere de toutes choses clairement descrite, mais je vous adverty, que si vous voulez parvenir à ce secret, qu'il vous faut sur tout prier Dieu, puis aymer vostre prochain, & en fin n'aller point imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sçait rien, mais demeurez en la simple voye d'icelle, car en la simplicité vous pourrez mieux toucher la chose, que la voir parmy tant de subtilitez. Ne vous amusez point aux syllabes, en lisant mes escrits, mais considerez tousiours la Nature, & ce qu'elle peut : & devant que commencer l'œuvre, imaginez-vous bien ce que vous cherchez, & quel est le but de vostre intention, car il vaut mieux l'apprendre premierement par imagination qu'à ses despens. Ie vous dis encores qu'il vous faut trouver une chose qui est occulte, de laquelle par un grand artifice se tire une eau, laquelle sans violence & sans bruit, dissout l'or, voire mesmes aussi doucement & naturellement que l'eau chaude dissout & liquefie la glace. Si vous avez trouvé cela vous avez la chose de laquelle l'or a esté produit, & combien que les metaux & toutes les choses du monde ayent leur origine d'icelle : il n'y a rien toutesfois qui luy soit si amy que l'or, d'autant qu'il est le plus pur de toutes choses, & par ainsi je conclus que si vous ne voulez vous rendre sages par mes admonitions, vous m'ayez pour excusé, qui ne desire que vous profiter, je l'ay faict fidellement tant qu'il m'a esté concedé, & comme un homme de bonne conscience, si vous deman-
dez

dez qui je fuis,je fuis Citoyen du monde, fi vous me cognoiffez,& que vous foyez gens d'hõneur,vous vous tairerez, fi vous ne me cognoiffez point ne vous en enqueftez pas plus avant,car jamais à homme vivant je n'en declareray plus qu'il eft porté par ceft efcrit public, croyez moy, que fi je n'eftois de telle condition que je fuis, je n'aurois rien de plus agreab e que la vie folitaire, ou de demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes: car je voy que tout ce qu'il y a au monde n'eft que vanité: la fraude & l'avarice font en regne, toutes chofes fe vendent, & en fin la malice a furmonté la vertu, je voy devant mes yeux la felicité de la vie future, de cela je me refioüis, je ne m'efmerveille plus de ce que les Philofophes anciens apres qu'ils avoient cefte excellente medecine, ne fe foucient point d'abreger leurs jours, la vie future eft devant les yeux d'un vray Philofophe, comme la face dans un miroir quand tu te regardes, que fi Dieu te donne la fin defiree, tu me croiras & ne te reveleras point au monde..

S'enfuit la parabole ou Enigme Philofophique, adjoufté de furplus.

IL arriva une fois que navigeant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu au bord d'une certaine grande Mer: Et combien que j'euffe cognoiffance entiere des advenuës & proprietez de cefte Mer, toutesfois j'ignorois fi en ces quartiers là on pouvoit trouver ce petit poiffon nommé Echeneis: que tant de perfonnes, grandes & petites ont recherché jufques au jour prefent avec tant de follicitude. Mais, cependant que je regarde çà & là les Molofines nageantes avec les Nymphes, je me laiffe emporter au fommeil, fatigué que j'eftois de mes labeurs precedents & abbatu: tant par la varieté de mes cogitations, que par le doux murmure de l'eau; Comme donc je dormois ainfi doucement, il m'arrive une vifion merveilleufe, car je vis fortir de noftre Mer le vieillard Neptune d'une apparence venerable, & armé de fon Trident, lequel apres une

amiable salutation me meine en une Isle tres-agreable. Ceste belle Isle estoit situee du costé du Midy, & tres-abondante de toutes choses necessaires pour la vie & pour les delices de l'homme : Les champs Elisiens tant vantez par Virgile ne sont rien au prix. Tout le rivage de l'Isle estoit environné de Myrtes, de Cypres, & de Rosmarin. Les Prez herbus, tapissez de diverses couleurs resiouïssoient la veuë de leur varieté, & remplissoient le nez d'une odeur tres-suave. Les collines estoient pleines de Vignes, d'Oliviers, & de Cedres. Les forests n'estoient que d'Orangers, & Citronniers, les chemins publics fournissoient d'une gracieuse ombre aux passans, estans plantez de costé & d'autre d'une infinité de Lauriers & Grenadiers, entretissus & enlacez par un bel artifice, & pour le dire en un mot, tout ce qui se peut dire & desirer au monde se trouver là. Or en nous promenant Neptune me monstra dans ceste Isle deux mines d'or & d'acier, cachees sous une roche ; gueres loin de là, il me meine dans un Pré, au milieu duquel estoit un Iardin plein de mille beaux arbres divers, & dignes d'estre regardez, & entre plusieurs de ces arbres il m'en monstra sept, chacun ayant son nom, & entre les sept j'en remarquay deux principaux & plus eminents que les autres, desquels l'un portoit le fruict tres-clair, & reluisant comme le Soleil, & ses fueilles estoient comme or, l'autre portoit son fruict plus blanc que le lys, & ses fueilles estoient comme fin argent, & Neptune les nommoit l'un arbre Solaire, & l'autre arbre Lunaire. Mais encores que toutes choses se trouvassent à souhait dans ceste Isle, une chose toutesfois y manquoit, on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté. Il y en avoit plusieurs qui vouloient y en faire conduire par canaux, d'autres qui en tiroient de diverses choses, mais tout leur labeur estoit en vain : car en ce lieu là on n'en pouvoit avoir, que si on en avoit, elle estoit inutile & veneneuse, sinon qu'elle fust tiree des rayons du Soleil & de la Lune, ce que peu de gens ont peu faire, que si quelques uns ont eu la fortune propice en cecy, ils n'en n'ont jamais peu tirer que les dix parties : car ceste eau estoit de telle façon admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur, & croy moy que j'ay veu & touché, ce que je die, & en la contemplant, je me fuis bien esmerveillé. Cependant que ceste
con-

contemplation occupe tous mes sens, & commence desja à me fatiguer, Neptune s'esvanouït, & m'apparut en sa place un grand homme, au front duquel estoit escrit le nom de Saturne. Celuy cy prenant le vase puisa les dix parties de ceste eau, & incontinent il print du fruict de l'arbre Solaire, & le mit dans ceste eau, & je vis ce fruict qui se consumoit dans ceste eau comme la glace se resout dans l'eau chaude, & je luy demanday, Seigneur, je voy icy une chose merveilleuse, ceste eau est presque de rien, & neantmoins je voy que le fruict de cest arbre se resout si doucement en icelle, à quoy sert tout cela? Il me respondit gracieusement: Il est bien vray, mon fils, que c'est une chose esmerveillable, mais il faut qu'il soit ainsi. Car ceste eau est l'eau de vie qui a puissance de meliorer les fruicts de cest arbre, de façon qu'il ne sera plus besoin d'en planter, ny anter: car elle pourra par sa seule odeur rendre les autres six arbres semblables à soy. En outre ceste eau est à ce fruict comme la femme à l'homme, car le fruict de cest arbre ne peut se pourrir ailleurs qu'en cest eau. Et combien que le fruict soit une chose precieuse & admirable, toutesfois s'il se pourrit dans cest eau, il s'engendre par ceste putrefaction la Salamandre perseverante au feu, le sang de laquelle est plus precieux que tous les thresors du monde. Ayant faculte de rendre fertiles les six arbres que tu vois, & rendre leurs fruicts plus doux que le miel. Et je luy demanday: Seigneur, comment se faict cela? Ie tay dit cy devant (me dit-il) que les fruicts de l'arbre Solaire sont vifs, sont doux, mais au lieu que maintenant un seul peut estre saculé d'iceluy, apres qu'ils a cuit dans ceste eau on en peut saouler mille, Et puis je luy ay demande, faut-il faire ceste cuisson à grand feu & long temps. Il me respond, que ceste eau avoit un feu intrinseque, lequel s'il est aydé par une chaleur continuelle il brusle trois parties de son corps, & n'en demeurera qu'une si petite partie, qu'à grand peine la pourroit-on imaginer. Mais en somme la cuisson se faict par l'experte industrie du Maistre, & ce par l'espace de sept mois premierement, & puis dix: Mais cependant apparoissent plusieurs choses diverses, & tousiours le cinquantiesme jour apres le commencement plus ou moins. Et je l'ay encores interrogé, Seigneur ce

fruict peut-il estre cuit dans quelques autres eaux, ou bien ne luy adjouste on rien ? Il me respond, il n'y a que ceste seule eau qui soit utile en tout ce pays & en toute ceste Isle, nulle autre eau ne peut penetrer les pores de ceste pomme, & sçaches que l'arbre Solaire est sorti de ceste eau, laquelle est tiree des rayons du Soleil & de la Lune, par la force de nostre aymant. C'est pourquoy ils ont ensemble une si grande sympatie & correspondance, que si on adjoustoit quelque chose d'estrange il ne pourroit faire ce qu'il faict de soy-mesme. Il la faut donc laisser seule & ne luy rien adjouster que ceste pomme. Car apres la decoction, c'est un fruict eternel & immortel ayant vie & sang, parce que le sang faict que les autres arbres steriles portent mesme fruict & de mesme nature que la pomme. Ie luy demanday en outre, Seigneur, ceste eau est elle tout par tout, & se peut elle tirer en autre façon ? il me respond, elle est en tout lieu, & personne du monde ne peut vivre sans elle. Elle se tire par un esmerveillable moyen, mais celuy est le meilleur qui se faict par la force de nostre Acier, lequel se trouve au ventre d'Aries : Et je luy dis, à quoy sert cela ? il respond, devant sa decoction c'est un tres-grand venin, mais apres une cuisson convenable c'est une souveraine medecine : Et alors il donne 29. grains de sang, desquels chaque grain te fournira huict cents soixante-quatre, du fruict de l'arbre Solaire. Ie luy demanday. Ne se peut-il pas meliorer plus outre ? Tesmoin l'escriture Philosophique, dit-il, il peut estre exalté premierement jusques à dix, puis jusques à cent, à mille, voire jusques à dix mille : I'insistois, Ie vous prie, Seigneur, dites moy si plusieurs cognoissent ceste eau, & a elle un nom propre. Il se print à crier, peu de gens l'ont cogneuë, mais tous l'ont veuë, la voyent, & l'ayment. Elle a non seulement un nom, mais plusieurs & divers. Mais le vray nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme l'eau de nostre mer. L'eau de vie qui ne moüille point les mains. Ie luy demanday encores. D'autres personnes que les Philosophes en usent-ils à autres choses ? Toute creature, dit-il, en use, mais invisiblement. Naist-il quelque choses en icelle, luy dis-je. D'icelle se font toutes les choses du monde, me dit-il, & vivent en icelle, mais à la verité dans elle il n'y a rien, sinon que c'est une chose qui se mesle avec

avec toutes les choses du monde, je luy demanday, est elle utile sans le fruict de cest arbre? A cela il me dit, elle est à la verité inutile en cest œuvre : car elle n'est ameliorée qu'avec le seul fruict de cest arbre Solaire. Et alors je commençay à le prier. Seigneur, je vous prie, nommez-la moy si clairement & ouvertement que je n'en puisse douter. Mais luy en eslevant sa voix, il cria si fort, qu'il m'esveilla, qui fut occasion que je ne peus luy demander rien d'avantage, & il ne me voulut rien declarer d'avantage; & moy aussi je ne t'en peux dire plus. Contente toy de ce que je t'ay dit, car il n'est pas possible de parler plus clairement. Et si tu ne comprens ce que je t'ay dit, jamais tu n'entendras les livres des Philosophes. Apres le subit & inesperé depart de Saturne, un nouveau sommeil m'a surpris, & derechef Neptune m'apparut en forme visible. Et me felicitant de cest heureuse rencontre dans les jardins des Hesperides me monstra un Miroir dans lequel j'ay veu toute la Nature à descouvert. Apres plusieurs discours de costé & d'autre, je le remerciay de ses bien-faits, de ce que par son moyen je suis entré non seulement en cest agreable Iardin, mais j'ay encores eu l'honneur de deviser avec Saturne, ce que j'avois desiré il y a long temps. Mais d'autant qu'il me restoit encores quelques difficultez à soudre & desquelles je n'avois peu estre esclaircy à cause de l'inesperé depart de Saturne, je l'ay prié instamment de m'oster en ceste desiree occasion, le scrupule auquel j'estois, Et luy parlay en ceste façon : Seigneur, j'ay leu les livres des Philosophes qui affermemt unanimement que toute generation se faict par masle & femelle, & neantmoins selon le songe que j'ay veu. Saturne ne mettoit dans nostre Mercure que le fruict de l'arbre Solaire, j'estime que comme Seigneur de la Mer, que vous sçavez bien cela, je vous prie de m'en resoudre. Il est vray mon fils, dit-il, que toute generation se faict au masle & femelle, mais à cause de la distraction des trois regnes de Nature, un animal à quatre pied n'aist d'une façon & un ver d'une autre. Car encores que les vers ayent yeux, veuë, ouye & les autres sens, toutesfois ils naissent de putrefaction, & le lieu d'iceux ou la terre où ils se pourrissent est la femelle. De mesme en l'œuvre Philosophique, la mere de ceste chose est ceste eau que

nous.

nous avons tant de fois repetee, & tout ce qui naist d'icelle, à la mode des vers, naist par putrefaction. C'est pourquoy les Philosophes ont crée le Phoenix & la Salemandre. Car s'il se faisoit par la conception de deux choses, ce seroit une chose subjette à la mort, mais d'autant qu'il se revivifie soy-mesme le corps premier estant corrompu, il en reüssit un autre incorruptible. Car la mort des choses n'est rien plus que la separation du composé. Ce qui faict en ce Phoenix, qui se separe luy-mesme de son corps corruptible. Puis je luy demanday encore, Seigneur, y a-il en ceste œuvre choses diverses ou composition de plusieurs choses? il n'y a qu'une seule & unique chose, dit-il, à laquelle on n'adjouste rien sinon l'eau Philosophique, qui t'a esté manifestee en ton songe, laquelle doit estre dix fois autant pesant que le corps, & croy, mon fils, fermement & constamment que tout ce qui t'a esté revelé par songe en ceste Isle selon la coustume de la region, n'estre nullement songe, mais la pure verité, laquelle te pourra estre descouverte par l'assistance de Dieu, & l'experience, vray maistresse de toutes choses. Et comme je voulois m'enquerir plus outre, apres m'avoir dit adieu, il me laissa sans responce & resveillé dans la desiree region d'Europie. Et à toy aussi (amy Lecteur) te soit assez dit. Adieu.

Au seul Trium loüange & gloire.

Au Lecteur Benevole.

NE t'enqueste point, je te prie, amy Lecteur, qui est l'autheur de ce petit traicté. Et moy aussi qui je sois, il n'est point de besoin que tu le sçaches, Croy seulement pour asseuré que l'Autheur de ce petit Opuscule tient en sa possession, & a faict la pierre des Philosophes. Et y ayant entre luy & moy une sincere & mutuelle bien veillance je l'ay prié de m'expliquer les trois principes, Mercure, Soulphre, & Sel, & s'il faut chercher ladite pierre des Philosophes en ceux que nous voyons.

voyons & sont communs, ou s'il y en a d'autres, qu'il me declarast cela en paroles tres-claires, & un stile non broüillé. Ce que m'ayant esté par luy promis, & que j'eus transcrit ce present traicté à la desrobee, je me suis persuadé que le faisant imprimer, bien que contre le gré de l'Autheur, qui est du tout hors d'ambition, les vrays Amateurs de la Philosophie m'en sçauroient bon gré, car je m'asseure que l'ayant leu, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de perte de temps, d'argent, d'honneur, & de bonne renommée. Que si j'apperçoy que les gens de bien & vrays Philosophes (car je deteste un cas de vulgaires Alchymistes) me sçachent bon gré de ma bonne volonté, je tascheray de tirer de l'Autheur les autres deux principes & plusieurs autres choses. Cependant j'ouys de celuy-cy, Adieu.

FIN.

Dialogue de Mercure, de l'Alchymiste, & de Nature.

IL advint en un certain temps que plusieurs Alchymistes firent une assemblee, pour consulter & resoudre ensemblement comme ils pourroient faire la pierre Philosophale, & la preparer comme il faut, & ordonnerent entre-eux qu'un chacun dist son opinion par ordre, & selon ce qui luy en sembleroit. Or est-il que ce concert & assemblee se fit au milieu d'un beau Pré, à Ciel ouvert, & en un jour beau, & serein. Estant donc là assemblez, plusieurs d'entre eux furent d'advis que le Mercure estoit la premiere matiere de la pierre, les autres disoient que c'estoit le Soulphre, & les autres autre chose. Neantmoins ceux qui opinoient pour le Mercure estoit la plus forte, & emportoient presque le dessus, & se fondoient sur le dire des Philosophes, qui crient incessamment, nostre Mercure, nostre Mercure, donnans

occasion

occaſion de croire qu'ils le tiennent pour la premiere matiere de la pierre. Comme donc ils alterquoient ainſi enſemblement, ſe travaillans à faire croire chacun ſon opinion eſtre la meilleure, & attendans avec deſir, joye, & impatience, la concluſion de leurs diſcours, il s'eſleva une grande tempeſte, avec orages, greſles, & vents eſpouvantables, & extraordinaires, qui ſeparerent ceſte belle Congregation renvoyant les uns & les autres en diverſes Provinces, ſans avoir faict aucune reſolution par enſemble. Vn chacun donc d'iceux eſtant chez ſoy, a recommencé ſes labeurs comme ils avoient accouſtumé, cherchant la pierre des Philoſophes, qui en une choſe, qui en une autre ce qui ſe continuë encores juſques aujourd'huy ſans ceſſe & ſans repos. Or un d'iceux Philoſophes, qui s'eſtoit trouvé en ceſte compagnie, ſe reſſouvenant que pluſieurs notables perſonnes d'icelle, eſtoient d'opinion qu'il falloit chercher la pierre des Philoſophes au Mercure, dit en ſoy-meſme encores qu'il n'y ait eu rien d'arreſté & de conclu en nos diſcours, & qu'on n'aye fait aucune concluſion, ſi eſt-ce que je travailleray ſur le Mercure, quoy qu'on en diſe, & quand j'auray faict ceſte benoiſte pierre, alors la concluſion ſera faicte, car je vous advertis que c'eſtoit un homme qui parloit touſiours avec ſoy-meſme comme font les Alchymiſtes. Il commença donc à lire les livres des Philoſophes, & entre autres il tomba ſur la lecture d'un livre d'Alain, qui traicte du Mercure. & par la lecture de ce beau livre, ce Monſieur le Philoſophe devint Alchymiſte; mais Alchymiſte ſans concluſion. Il prend donc le Mercure, & ſe met à travailler deſſus. Pour le faire court, il le met dans un vaiſſeau, & le feu deſſous, le Mercure comme il a accouſtumé s'envole, & ſe reſout en air. Mon pauvre Alchymiſte, qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre ſa femme, bien & beau, luy reprochant qu'elle luy avoit deſrobé ſon Mercure, car perſonne, ce diſoit-il, ne pouvoit eſtre entré là dedans qu'elle ſeule. Ceſte pauvre femme innocente, ne peut faire autre choſe que s'excuſer en pleurant, puis luy dit tout bas entre ſes dents, Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde?

Mon Alchymiſte prend derechef du Mercure, & le met dans un vaiſſeau, & de crainte que ſa femme ne le

luy

luy derobast, il le gardoit luy-mesme; mais le Mercure à son accoustumee s'envole aussi bien ceste fois comme l'autre. Mais l'Alchymiste en lieu d'estre fasché de la fuitte de son Mercure, s'en resiouyt grandement, pource qu'il se ressouvint qu'il avoit leu que la premiere matiere de la pierre devoit estre volatile. Et partant il se persuada, & creut entierement, que desormais il ne pouvoit plus faillir, tant qu'il travailleroit sur ceste matiere, & deslors il commença à traitter hardyment le Mercure apprint à le sublimer, apprint à le calciner d'admirable façon, tantost par les Sels, tantost par le Soulphre, puis le mesloit tantost avec les metaux, tantost avec des minieres, puis avec du sang, puis avec des cheveux, puis le maceroit avec les eaux fortes, avec des jus d'herbes, avec de l'urine, avec du vinaigre, mais le pauvre bon-homme n'a peu rien trouver qui reüssist à son intention, ny qui le contentast, encores qu'il n'eust rien laissé en tout le monde avec quoy il n'eust essayé de coaguler, & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'avoit rien faict, & qu'il ne pouvoit rien faire, reduit presque au desespoir il commença à songer, & se ressouvint d'avoir leu dans les Autheurs que la matiere estoit de si vil prix qu'elle se trouvoit dans les fumiers, & dans les retraits, si bien qu'il recommença à travailler de plus belle, & mesler ce pauvre Mercure, avec toutes sortes de fientes, tant humaines que d'autres animaux, tantost separément, tantost toutes ensemble. En fin apres avoir bien peiné, sué, & tracassé, apres avoir bien tourmenté le Mercure, & s'estre bien tourmenté soy-mesme, il s'endormit pleins de divers pensemens, & agité de diverses cogitations. Or en songe il luy apparut une vision, c'est qu'il arriva vers luy un bon vieillard, qui le salua, & luy dit familierement. Mon amy dequoy vous contristez vous? Auquel il respondit, Monsieur, je vondrois volontiers faire la pierre Philosophale. Le vieillard luy replique, ouy mon amy; voyla un bon souhait, mais ce n'est pas tout, avecques quoy la voulez-vous faire la pierre des Philosophes?

L'Alchymiste. Avec le Mercure Monsieur.

Le Vieillard, Mais avecques quel Mercure?

L'Alchymiste. Ha! Monsieur, pourquoy me demandez-

mandez-vous avecques quel Mercure, car il n'y a qu'un?

Le Vieillard. Il est vray, mon Amy, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diversifié par les divers lieux où il se trouve, & tousiours une partie plus pure que l'autre.

l'Alchymiste. O Monsieur, je sçay tres-bien comme il le faut purger, & nettoyer, avec le sel & vinaigre, avec le nitre, & le vitriol.

Le Viellard. Et moy je vous dis & vous declare mon bon Amy, que ceste purgation ne vaut rien, & n'est point la vraye, & que ce Mercure là ne vaut rien, & n'est point le vray. vrayement les hommes sages & vrays Philosophes ont bien un autre Mercure, & un autre purgation, & apres avoir dit cela, il s'esvanoüit, & n'apparut plus, Mon pauvre Alchymiste resveillé qu'il fut, ayant perdu & son songe, & son sommeil, se print à penser profondement quelle pouvoit estre ceste vision, & quel pouvoit estre ce Mercure des Philosophes, mais il ne peut rien excogiter, que ce Mercure vulgaire; & disoit en soymesme; O mon Dieu, si j'eusse peu parler plus long temps avec ce bon Vieillard, sans doute j'eusse descouvert quelque chose. Il recommença donc encores ses labeurs, je dis ses sales labeurs, broüillant tousiours son Mercure auec de la merde, tantost de la sienne propre, tantost d'enfans ou d'autres animaux, & ne manquoit point de veuir tous les jours une fois au lieu où il avoit veu ceste vision, pour essayer s'il pourroit point encores parler avec son Vieillard, & là quelques fois il faisoit semblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant, mais comme le Viellard ne venoit point, il estima qu'il eust peur, & qu'il ne creust pas qu'il dormist, & commença à jurer, Monsieur, Monsieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foy je dors, regardez plustost à mes yeux, si vous ne me voulez croire; voila-t'il pas un sage personnage. En fin ce miserable Alchymiste apres tant de labeurs, & la perte & consommation de tous ses biens, s'en alloit petit à petit perdre l'entendement, songeant tousiours à son Vieillard, si bien qu'un jour entre-autres, à cause de ceste grande & forte imagination, il s'endormit, & en songe il luy apparut un fantosme en la forme de ce Vieillard, qui luy dit: Ne perdez point courage, mon amy, ne perdez point courage, vostre Mercure est bon, & vostre matiere aussi est bonne, mais

mais si ce meschant ne vous veut obeyr, conjurez-le. Quoy, vous estonnez-vous de cela? He! n'a-t'on pas accoustumé de conjurer les serpens, pourquoy ne conjurera-on pas aussi bien le Mercure? Et ayant dit cela, le fantosme s'en voulut aller, mais l'Alchymiste pensant l'arrester, s'escria si fort, He! Monsieur attendez, qu'il s'esveilla soy-mesme & perdit par ce moyen & son songe, & son esperance, neantmoins il fut bien consolé de l'advertissement que luy avoit donné le fantosme. Il prend donc un vaisseau plein de Mercure, & commence à le conjurer de terrible façon, comme luy avoit enseigné le fantosme en son sommeil, & se ressouvenant qu'il luy avoit dit qu'on conjuroit bien les Serpens, il s'imagina qu'il le falloit conjurer tour de mesme que les Serpens. Qu'ainsi ne soit, disoit il, ne peint-on pas le Mercure avec des Serpent entortillez en une verge. Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire. Vx. Vx. Os. Tas, &c. Et là où la conjuration porte le nom de serpent, il y mettoit celuy de Mercure, disant: *Et tu Mercuri nequissima bestia, &c.* c'est à dire, & toy Mercure, meschante beste, &c. Ausquelles paroles le Mercure se print à rire, & parler, disant, Venez ça, Monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez?

Ma foy vous avez grand tort
De m'y tourmenter si fort.

L'Alchymiste. Ho, ho, meschant coquin, que tu es, tu m'appelles à ceste heure Monsieur, quand je te touche au vif, je t'ay donc trouvé une bride, atten, atten un peu, par Dieu il je te feray bien chanter une autre chanson. Et ainsi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il luy dit, vien ça, je te conjure par le Dieu vivant, es-tu pas le Mercure des Philosophes? Le Mercure tout tremblant, luy respond, ouy Monsieur, je suis le Mercure des Philosophes.

L'Alchymiste. Pourquoy donc, meschant garnement que tu es, pourquoy ne m'as-tu pas voulu obeir, & pourquoy ne t'ay-je pas peu fixer?

Le Mercure. Ha! mon tres magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moy pauvre miserable, c'est que

je

ie ne sçavois pas que vous fussiez si grand Philosophe ?

L'Alchymiste. Pendart, & ne le pouvois-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs infinis, & par mes procedures qui estoient si Philosophiques.

Le Mercure. Cela est vray, Monseigneur, mais ie me voulois tousiours cacher, & fuir vos liens, mais ie voy bien pauvre miserable, que ie suis, qu'il m'est impossible d'eviter que ie ne paroisse en la presence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchymiste. Ha! Monsieur le galant, tu as donc trouvé un Philosophe à ceste heure.

Le Mercure. Ouy, Monseigneur, ie voy bien voirement, & à mes despens, que vostre excellence est un tres-grand Philosophe. Mon Alchymiste donc se resiouyssant en son cœur, commence à dire en soy mesme, pardieu i'ay trouvé ce que ie cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il commença à luy dire d'une voix terrible, çà çà traistre me feras-tu donc obeyssant à ceste fois? Regarde bien à ce que tu as à faire, car autrement ie te.

Le Mercure. Monseigneur ie vous obeyray tres-volontiers si ie peux, car certes ie suis desia fort debile.

L'Alchymiste. Comment, coquin, tu t'excuses desia?

Le Mercure. Non fais dea, Monsieur, ie ne m'excuse pas, mais ie languis.

L'Alchimiste. Qu'est-ce qui te fait mal?

Le Mercure. L'Alchymiste me fait mal.

L'Alchymiste. Et quoy traistre vilain, tu te mocques encores de moy?

Le Mercure. Ha! Monseigneur, à Dieu ne plaise que ie me mocque de vous, ie parle de l'Alchymiste, & non pas de vous, vous estes trop grand Philosophe.

L'Alchymiste. Bien, bien, tu as raison, cela est vray, Mais vien çà dy moy que t'a il fait cest Alchymiste?

Le Mercure. Ha! Monsieur il m'a faict mille maux, car il m'a meslé & broüillé avec tout plein de choses qui me sont contraires, ce qui m'empesche de pouvoir monstrer mes forces, car il m'a tant tourmenté que ie suis presque reduit à la mort.

L'Alchymiste. Tu merites tous ces maux, & encore de plus grands, pourquoy n'es-tu obeyssant?

Le Mercure. Moy, Monseigneur, Iamais ie ne fus desobeyssant à un Philosophe, quel qu'il ayt esté, mais que

que sert cela, il faut confesser la verité, mon naturel est tel, que je me mocque volontiers des fols.

L'Alchymiste. Et quelle opinion as tu de moy ?

Le Mercure. De vous, Monseigneur, vous estes un grand personnage, tres-grand Philosophe, surpassant en doctrine & sapience, voire mesme Hermes.

L'Alchymiste. Certainement cela est vray, je suis homme docte, mais je ne me veux pas loüer moy-mesme, mais ma femme me l'a bien dit ainsi, que j'estois un fort docte Philosophe, elle a cogneu cela de moy, ceste bonne femme.

Le Mercure. Ie le croy bien Monsieur, car tels doivent estre les vrais Philosophes, qu'ils deviennent insensez à force de sagesse, de prudence, & de labeur.

L'Alchymiste. Là, là, ce n'est pas tout, dy moy un peu, que feray-je de toy, comment en pourray-je faire la pierre des Philosophes ?

Le Mercure. Aussi vray Monseigneur, je n'en sçay rien. Vous estes Philosophe, vous le devez sçavoir, pour moy je ne suis que pauvre serviteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaist faire de moy, & je leur obey en ce que je peux.

L'Alchymiste. Tout cela est bel & bon, mais tu me dois dire comment je dois proceder pour faire de toy la pierre des Philosophes.

Le Mercure. Monseigneur, je ne vous peux dire autre chose, si vous le sçavez, vous le ferez, si vous ne le sçavez, vous ne ferez rien; voila tout ce que vous aurez de moy.

L'Alchymiste. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moy, comme avec un simple homme. Peut-estre ignores-tu que j'ay travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'un fort grand Philosophe.

Le Mercure. Ie le croy facilement Monseigneur, car je sçay bien que je suis encores tout soüillé, & tout empuanty, par les meslanges de vos beaux labeurs.

L'Alchymiste. Dy moy donc si tu es le Mercure des Philosophes ?

Le Mercure. Pour moy, je sçay bien que je suis Mercure, mais si je suis celuy des Philosophes, c'est à vous à le sçavoir.

L'Alchymiste. Dy moy seulement si tu es le vray Mer-

Mercure, ou s'il y en a un autre, & ainsi il s'esvanoüit. Mon pauvre Alchymiste bien dolent, commence à parler & crier, mais personne ne luy respond, & puis pensant en soy-mesme, certainement je cognois à ceste heure que je suis fort homme de bien, puis que le Mercure a parlé avec moy, certes il m'ayme. Il recommence donc derechef à travailler diligemment, & de sublimer le Mercure & de le distiller, de le calciner, de le turbifer, de le precipiter, & dissoudre de façons admirables, & avec eaux diverses, mais comme devant en vain il s'est efforcé & n'a fait autre chose que consommer son temps, & son bien. Et partant il commença à maudire le Mercure, & blasphemer contre la nature de ce qu'elle l'avoit crée. Mais la Nature oyant ces blasphemes elle appella le Mercure à soy, & luy dit, qu'as-tu fait à cest homme qu'il te maudit & blaspheme contre moy? que ne fais-tu ce que tu dois. Mais le Mercure s'excusa fort modestement, & la Nature luy commanda d'estre fort obeïssant aux enfans de la science, qui le recherchent; ce que le Mercure luy promit faire, & dit, Mere Nature, quiest-ce qui pourra contenter les fols? La Nature se soufriant s'en alla, & le Mercure qui estoit en colere contre l'Alchymiste, s'en alla aussi.

Quelques jours apres il tomba en l'esprit de Monsieur l'Alchymiste qu'il avoit oublié quelque chose, il reprend donc encores ce pauvre Mercure, & le mesle avec de la merde de porceau. Mais le Mercure fasché de ce qu'il avoit esté accusé mal à propos devant la Mere Nature, se print à crier, & dit, viençà maistre fol, que veux-tu avoir de moy, pourquoy m'as tu accusé?

l'Alchymiste. Es-tu celuy-là que je desire tant de voir?

Le Mercure. Ouy, je le suis, mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

l'Alchymiste. Ie ne suis point aveugle moy.

Le Mercure. Si es en verité, & grandement aveugle, car tu ne te vois pas toy-mesme, à grand' peine me pourrois tu voir.

l'Alchymiste. Voy, voy, depuis quand es-tu devenu si superbe? Ie parle avec toy, le plus modestement qu'il m'est possible, & tu me mesprises. Peut estre ne sçais-tu pas que j'ay travaillé avec les grands Princes, & qu'ils m'ont en opinion d'estre Philosophe?

Le

Le Mercure. C'eſt à la Cour des grands Princes, que courent ordinairement les fols, car là ils ſont honorez, & en eſtime par deſſus tous autres, tu as donc auſſi eſté à la Cour ?

l'Alchymiſte. Ha! ſans doute tu es un diable, & non pas Mercure, puis que tu veux parler comme cela, avec les Philoſophes, voyla comme tu m'as trompé cy devant.

Le Mercure. Mais dy moy, par ta foy cognois tu les Philoſophes ?

l'Alchymiſte. Demandes-tu ſi je cognois les Philoſophes, je ſuis moy-meſme Philoſophe ?

Le Mercure. Ha, ha, ha, voicy un Philoſophe que nous avons de nouveau, & bien, bien, Monſieur le Philoſophe, dites moy donc, que cherchez vous, que voulez-vous avoir, que deſirez-vous de faire ?

l'Alchymiſte. Belle demande, je veux faire la pierre des Philoſophes.

Le Mercuee. Mais avec quelle matiere veux-tu faire la pierre des Philoſophes ?

l'Alchym. Avec quelle matiere, avec noſtre Mercure ?

Le Mercure. Garde toy bien de dire comme cela, car ſi tu parles ainſi, je m'enfuiray, car je ne ſuis pas voſtre.

l'Alchymiſte. O pardieu, tu ne peux eſtre autre choſe qu'un diable qui me veut ſeduire.

Le Mereure. Certainement, mon Philoſophe, c'eſt toy qui m'es pire qu'un diable, & non pas moy, car tu m'as traićté tres-meſchammenr, & d'une maniere diabolique.

l'Alchymiſte. O qu'eſt-ce que j'entens, certes c'eſt là un demon, car je n'ay rien fait, que ſelon les eſcrits des Philoſophes, & je ſuis tres-bon Operateur.

Le Mercure. Vrayment, ouy, tu es un bon Operateur, car tu fais plus que tu ne ſçais, & que tu ne lis dans les livres. Car les Philoſophes diſent tous unaninement qu'il faut meſler les Natures avec les Natures, & hors la Nature ils ne commandenr rien. Et toy au conrraire tu m'as meſlé avec toutes les choſes les plus ſordides, puantes, & infećtes, qui ſoyent au monde, ne craignant point de te ſoüiller avec toutes ſortes de fientes, pourveu que tu me tourmentaſſes.

l'Alchymiſte. Tu as menty, je ne fais rien hots de la Nature, mais je ſeme la ſemenee en ſa terre, comme diſent les Philoſophes.

Le Mercure. Ouy, vrayment,tu es un beau femeur, tu me femes dans de la merde,& le têps de la moiffon venu, je m'envole, & toy tu ne moiffonnes que de la merde.

L'Alchymifte. Mais les Philofophes ont efcrit neantmoins qu'il falloit chercher leur matiere dans les fumiers,& dans les retraicts.

Le Mercure. Ce qu'ils ont efcrit, eft vray, & tu le prens à la lettre, ne regardant que les fyllabes, fans te foucier de leur intention.

L'Alchymifte. Ie commence à comprendre qu'il peut eftre que tu es Mercure, mais tu ne me veux pas obeyr, & alors recommença à le conjurer derechef, difant, Vx. Vx. Os. tas, &c. Mais le Mercure luy refpondit en riant,& fe mocquant de luy. Tu as beau dire Vx. Vx. tu ne profites de rien,mon amy,tu ne gaignes rien.

L'Alchymifte. Ce n'eft pas fans occafion qu'on dit de toy, que tu es admirable, que tu es inconftant & volatil. Ie te vas donner la refolution là deffus. Ie fuis conftant à un Operateur, & artift conftant, je fuis fix à un efprit fixe. Mais toy & tes femblables eftes de vrayes girovetes, vagabondant d'une chofe en une autre, d'une matiere en une autre.

L'Alchymifte. Dy moy donc fi tu es le Mercure duquel les Philofophes ont efcrit, & affeuré qu'il eftoit le principe de toutes chofes, avec le foulphre & le fel, ou bien s'il en faut chercher un autre.

Le Mercure. Certainement, le fruict ne tomba pas loin de fon arbre, mais je ne cherche point ma gloire. Efcoute moy bien, je fuis le mefme que j'ay efté, mais mes annees font diverfes. Dés le commencement j'ay efté jeune, auffi long temps comme j'ay efté feul, maintenant je commence a eftre vieil, & fi fuis le mefme que j'ay efté.

L'Alchymifte. Ha, ha, tu me plais à cefte heure,de dire que tu commences à vieillir, car j'ay toufiours cherché le Mercure qui fut le plus meur, & le plus fixe, afin de me pouvoir plus facilement accorder avec luy.

Le Mercure. En verité, mon bon amy, c'eft en vain que tu me recherches,& vifites en ma vieilleffe,puis que tu ne m'as pas cogneu en ma jeuneffe.

L'Alchymifte. Qu'eft-ce que tu dis,que je ne t'ay pas cogneu en ta jeuneffe? Et je n'ay ceffé de te manier en tant

rant de diverses façons, comme toy-mesme le confesses; & asseure toy que je ne suis pas encores las, & que je te feray pis que je n'ay fait jusques à ce que j'aye accomply l'œuvre des Philosophes.

Le Mercure. O miserable que je suis que feray je; ce fol icy me meslera peut-estre avec de la merde encore, l'apprehension seule m'en tourmente desia. He! Monsieur le Philosophe, je te prie au moins d'une chose, ne me mesle pas avec de la merde de pourceau, autrement me voyla perdu, car ceste puanteur là me contraint à changer ma forme. Et que diable veux-tu que je face d'avantage, ne suis-je pas assez tourmenté? ne t'obeis-je pas? ne me meslay-je pas avec tout ce que tu veux, ne suis-je pas sublimé, ne suis-je pas precipité, ne suis-je pas Turbith, ne suis-je pas Amalgame, quand il te plaist, ne suis-je pas en fin tout ce que tu veux? que demandes tu d'avantage de moy? Mon corps est de telle façon, craché, souillé, & flagellé, que mesme une pierre auroit pitié de moy, tu tires de moy du laict, tu tires de moy de la chair, tu tires de moy du sang, tu tires de moy du beurre, de l'huile, de l'eau, & bref que tu ne tires-tu point de moy? & lequel est-ce de tous les metaux, ny de tous les mineraux, dy gros butor, qui puisse faire ce que je fais moy seul? Et il n'y a point de misericorde avec moy. O quelle pitié!

l'Alchymiste. Vrayement, tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point car tu es meschant, & quelque forme que tu prennes en apparence; ce n'est que pour nous tromper, car tu retournes tousiours en ta premiere forme.

Le Mercure. Tu es un mauvais homme, de dire cela, car je fay tout ce que tu veux. Si tu veux que je sois corps, je le suis, si tu veux que je sois poudre, je la suis. Ie ne sçay en quelle façon m'humilier d'avantage, que de devenir poudre, & ombre pour t'obeyr.

l'Alchymiste. Dy moy donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenteray plus.

Le Mercure. Ie voy bien, que je seray contraint de parler fondamentalement avec toy. Si tu veux, tu me peux entendre, & comprendre mes paroles, escoute les donc. Tu vois ma forme à l'exterieur, tu n'as que faire de cela. Mais quant à ce que tu m'interroges de mon

centre,je te veux respondre cathegoriquemẽt.Mon centre est le cœur tres-fixe de toutes les choses, immortel, & penetrant, en iceluy est le repos de mon Seigneur. Mais moy, je suis la voye, le precurseur, le pelerin, le domestique, le fidelle à mes compagnons, qui ne laisse point ceux qui m'accompagnent, mais demeure avec eux, & peris avec eux. Ie suis un corps immortel, & si je meurs quand on me tuë, mais je ressuscite au jugement par devant un Iuge sage, & discret.

l'Alchymiste. Tu es donc la pierre de Philosophes.

Le Mercure. Ma Mere est telle. D'icelle naist artificiellement un je ne sçay quoy, mais mon frere qui habite dans la forteresse, a en son vouloir, tout ce que veut le Philosophe.

l'Alchymiste. Mais dy my es-tu vieil?

Le Mercure. Ma mere m'a engendré, mais je suis plus vieil que ma mere.

l'Alchymiste. Qui diables te pourroit entendre? Tu ne respons jamais à propos, tu me contes tousiours des paraboles. Dy moy en un mot, si tu es la fontaine, de laquelle Bernard Comte Trevisam a escrit si solemnellement.

Le Mercure. Ie ne suis point fontaine, mais je suis eau, c'est la fontaine qui m'environne.

l'Alchymiste. L'or se dissout il en toy, puis que tu es eau?

Le Mercure. I'ayme tout ce qui est avec moy, comme mon amy, & tout ce qui naist avec moy, je luy donne nourriture, & tout ce qui est nud, je le couvre de mes aisles.

l'Alchymiste. Ie voy bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toy, je te demande une chose, tu me respons d'une autre. Si tu ne me veux mieux respondre que cela, je te vay encores sangler mieux que devant.

Le Mercure. He! mon bon Monsieur, soyez moy pitoyable, je te diray librement ce que je sçay.

l'Alchymiste. Dy moy donc, si tu crains le feu?

Le Mercure. Si je crains le feu, je suis feu moy mesme.

l'Alchymiste. Pourquoy t'enfuis-tu donc du feu?

Le Mercure. Ce n'est pas que je m'enfuie, mais mon esprit, & l'esprit du feu s'entr'ayment & tant qu'ils peuvent l'un accompagne l'autre.

l'Alchy-

l'Alchymiste. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu ?

Le Mercure. Ne sçais-tu pas qu'un pelerin tend tousiours du costé de son païs, & quand il est arrivé d'où il est sorty, il se repose, & retourne tousiours plus sage, qu'il n'estoit.

l'Alchymiste. Et quoy ? retourne-tu donc quelquesfois ?

Le Mercure. Ie retourne voirement, mais en une autre forme.

l'Alchymiste. Ie n'entens point cela, & touchant le feu je ne sçay que c'est.

Le Mercure. Si il y a quelqu'un qui cognoisse le feu de mon cœur, celuy-là cognoistra que le feu (c'est à dire une deüe chaleur) est ma vraye viande, & tant plus long temps l'esprit de mon cœur mange de feu, tant plus gras devient-il, duquel la mort, est puis apres la vie de toutes les choses qui sont au regne ou je suis.

l'Alchymiste. Es-tu grand ?

Le Mercure. Pren l'exemple de moy-mesme, de mille & mille gouttelettes je me ressemble en un, & d'un je me resous un mille & mille gouttelettes, comme tu vois mon corps devant tes yeux : si tu sçais joüer avec moy, tu me peux diviser en tout autant de parties que tu voudras derechef je seray un. Que sera-ce donc de mon esprit intrinseque, qui est mon cœur, & mō centre le quel tousiours d'une petite partie en produit plusieurs milliers ?

l'Alchymiste. Et comment donc faut-il proceder avec toy pour te rendre tel que cela ?

Le Mercure. Ie suis feu en mon interieur, le feu est ma viande, & le feu est ma vie, & la vie du feu est l'air, car sans l'air le feu s'esteint. Le feu est plus fort que l'air, c'est pourquoy je ne suis point en repos, & l'air cru ne me peut coaguler ny restraindre, adjouste l'air avec l'air, afin qu'il soient un, & qu'ils ayent poids, conjoints-le avec le feu chaud, & le donne au temps pour le garder.

l'Alchymiste. Qu'arrivera il apres tout cela ?

Le Mercure. Le superflus s'ostera, & le reste tu le brusleras avec le feu, & le mettras dans l'eau, & puis le cuiras, & estant cuit tu le donneras hardiment en medecine aux malades.

l'Alchymiste. Tout cela est rien, c'est tout un, tu ne

refpons point à mes queftions, je vois bien que tu ne veux feulement que me tromper avec tes paraboles. Ca ma femme apporte moy de la merde de pourceau, que je traicte ce maiftre galand de Mercure à la nouvelle façon, pardieu je luy feray bien dire comme il faut faire la pierre des Philofophes.

Le pauvre Mercure ayant ouy tous ces beaux difcours, commence à fe lamenter & plaindre de ce bel Alchymifte, s'en va à la mere Nature, & accufe ceft ingrat Operateur. La Nature croit fon fils Mercure qu'elle fçait bien eftre veritable, & toute en colere elle appelle l'Alchymifte? hola ho, où es-tu maiftre Alchymifte?

l'Alchymifte. Qui eft-ce qui m'appelle?

La Nature. Viença maiftre fol qu'eft-ce que tu fais avec mon fils Mercure? pourquoy le tourmentes-tu? pourquoy luy fais tu tant d'injures, luy qui defire te faire tant de bien, fi feulement tu le voulois entendre?

l'Alchymifte. Qui diable eft ceft impudent qui me tance fi aigrement, moy qui fuis un fi grand homme, & fi excellent Philofophe?

Nature. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philofophes, c'eft moy qui cognois les vrais Philofophes, & les vrais fages que j'ayme, & ils m'ayment auffi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaift, & m'aydent en ce que je ne peux. Mais vous autres Alchymiftes, du nombre defquels tu es, vous faites tout ce que vous faictes fans mon fceu, & fans mon confentement, & contre mon deffein, auffi tout ce qui vous arrive eft au contraire du voftre. Vous eftimez que vous traittez bien mes enfans, ains vous ne faites rien qui vaille. Mais fi vous confiderez bien, vous ne les traittez pas, ains ce font eux qui vous manient à leur volonté, car vous ne fçavez & ne pouvez rien faire d'eux, eux au contraire font de vous quand il leur plaift des infenfez, & des fols.

l'Alchymifte. Cela n'eft pas vray, Ie fuis Philofophe & fcay fort bien travailler, j'ay efté avec plufieurs Princes; qui ont fait eftat de mon fçavoir, ma femme le fcait bien. Ie ne m'en foucie point, j'ay un livre manufcrit, qui a efté caché plufieurs certaines d'annees dans une muraille, je fcay bien en fin que j'en viendray à bout, & que je fcauray la pierre des Philofophes, car cela m'a efté

esté revelé en songe. Ie ne songe jamais que choses vrayes, tu le sçais bien ma femme.

Nature. Tu feras comme les autres tes compagnons, qui au commencement sçavent tout ou presument sçavoir, & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, ny de si asne.

l'Alchymiste. Si tu es toutesfois la vraye Nature, c'est de toy de qui on faict l'œuvre.

La Nature. Cela est vray, mais ce sont seulement ceux qui me cognoissent, qui sont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes enfans, ne font rien qui empesche mes actions, ains font tout ce qui me plaist, & qui augmente mes biens, & guerit les corps de mes enfans.

l'Alchymiste. Ne fais-pas comme cela ?

Nature. Toy, tu fais tout ce qui m'est contraire, & procedes avec mes fils contre ma volonté. Tu tuës, là où tu devrois revivifier. Tu sublimes, là où tu devrois figer, tu distilles, là où tu devrois calciner, principalement le Mercure qui m'est un bon & obeïssant fils, avec combien d'eaux corrosives & veneneuses l'affliges tu ?

l'Alchymiste. Ne procedois-je pas avec iceluy tout doucement par digestion tant seulement.

Nature. Cela va bien ainsi si tu l'entens, sinon tu ne luy nuiras pas, mais à toy-mesme & à tes folles despenses. Celuy est tout autant d'estre meslé avec de la fiente, comme avec de l'or, tout de mesme que la pierre precieuse, à qui la fiente ne nait point, elle demeure tousiours ce qu'elle est, car estant lavée elle est aussi resplentissante qu'auparavant.

l'Alchymiste. Tout cela, n'est rien, je voudrois bien faire la pierre des Philosophes.

Nature. Ne traittes donc point si cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu sçaches que j'ay plusieurs fils & plusieurs filles, & que je suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont digne.

l'Alchymiste. Dittes moy donc qui est ce Mercure ?

Nature. Sçache que je n'ay qu'un fils qui soit tel, il est un de sept, & le premier de tous, & mesme il est toutes choses, & luy qui estoit un, n'est rien, & si son nombre est entier. En iceluy sont les quatre Elements, luy qui n'est pas toutesfois Element, il est esprit, luy qui est

neantmoins corps. Il est masle, & fait neantmoins office de femme, il est enfant, & porte les armes d'un homme, il est animal, & a neantmoins les aisles d'un oiseau. C'est un venin, & neantmoins il guerit la lepre, il est la vie, & neantmoins il tuë tout, il est Roy, & si un autre possede son Royaume, il s'enfuit au feu, & neantmoins le feu est tiré d'iceluy, c'est une eau, & il ne moüille point, c'est une terre, & neantmoins il est semé, il est air, & il vit de l'eau.

l'Alchymiste. Ie voy bien maintenant que je ne sçay rien, mais je ne l'ose dire: car je perderois ma bonne reputation, & mon voisin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il sçavoit que je ne sceusse rien. Ie ne laisseray pas de dire que je sçay quelque chose, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain, & plusieurs esperent de moy beaucoup de biens.

Nature. En fin que penses-tu faire encores que tu prolonges tes tromperies, tant que tu voudras, il viendra toutesfois un jour qu'un chacun te redemandera ce que tu luy auras cousté.

l'Alchymiste. Ie les repaistray d'esperance tant que je pourray, & ceux que je ne pourray, &c.

Nature. Mais à la parfin, quoy?

l'Alchymiste. Cependant à cachette & sans faire semblant de rien, j'assayray divers labeurs, s'ils succedent tant mieux, je les paieray, sinon tant pis, je m'en iray en un autre Province, & en feray encores de mesme.

Nature. Tout cela ne veut rien dire, car encores faut-il une fin.

l'Alchymiste. Ha, ha, ha, il y a tant de Provinces, il y a tant d'avaricieux, je leur prometray à tous des montagnes d'or, & ce en peu de temps, & cependant la mort arrivera.

Nature. En verité tels Philosophes n'attendent qu'une corde, va t'en à la mal'-heure, & mets fin à ta telle quelle Philosophie au plustost que tu pourras. Car par ce seul conseil tu ne tromperas, ny moy qui suis la Nature, ny ton prochain, ny toy-mesme.

FIN.